

Le sommaire est en dernière page.**LITURGIE*****Summorum Pontificum : la source de l'avenir***

Cardinal Robert Sarah 30 mars 2017

Du 29 mars au 1° avril se tenaient à Herzogenrath, (Aix-la-Chapelle) les 18° rencontres liturgiques de Cologne, organisées par l'abbé Guido Rodheudt. Ne pouvant être présent, le cardinal Robert Sarah, préfet de la Congrégation pour le Culte divin, a adressé aux organisateurs un message substantiel que nous reproduisons ci-dessous avec son autorisation.

Je désire avant tout remercier du fond du cœur les organisateurs du Colloque intitulé : « La source de l'avenir », à l'occasion du 10e anniversaire du motu proprio Summorum Pontificum du pape Benoît XVI, à Herzogenrath, car ils me permettent d'introduire votre réflexion sur ce sujet si important pour la vie de l'Église, et, plus particulièrement, l'avenir de la liturgie ; je le fais avec une grande joie. Je voudrais saluer très cordialement tous les participants à ce Colloque, en particulier les membres des associations suivantes, dont les noms sont mentionnés sur l'invitation que vous avez eu la grande bonté de m'envoyer, en espérant n'en oublier aucune. Il s'agit de l'Association Una Voce-Allemagne, du Cercle catholique des Prêtres et Laïcs des Archidiocèses de Hambourg et de Cologne, de l'Association Cardinal Newman, du Réseau des prêtres de la paroisse catholique sainte Gertrude de Herzogenrath. Comme je l'écrivais à M. l'abbé Guido Rodheudt, curé de la paroisse sainte Gertrude de Herzogenrath, je regrette beaucoup d'avoir dû renoncer à participer à votre Colloque à cause d'obligations qui sont survenues à l'improviste et se sont ajoutées à un agenda déjà bien chargé. Toutefois, croyez bien que je serai parmi vous par la prière : celle-ci vous accompagnera chaque jour, et, bien entendu, vous serez tous présents à l'offertoire de la sainte messe quotidienne que je célébrerai durant les quatre jours de votre Colloque, du 29 mars au 1er avril. Je vais

donc de mon mieux introduire vos travaux par une brève réflexion sur la manière dont il convient d'appliquer le motu proprio *Summorum Pontificum* dans l'unité et la paix.

Restaurer la liturgie

Comme vous le savez, ce que l'on a appelé, au début du XXe siècle, le « mouvement liturgique », ce fut cette volonté du pape saint Pie X, exprimée dans un autre motu proprio, intitulé *Tra le sollicitudini* (1903), de restaurer la liturgie pour en rendre les trésors plus accessibles, et qu'elle redevienne ainsi la source d'une vie authentiquement chrétienne. D'où la définition de la liturgie comme « sommet et source de la vie et de la mission de l'Eglise » présente dans la Constitution sur la sainte Liturgie *Sacrosanctum Concilium* du concile Vatican II (n. 10). Et on ne répétera jamais assez que la liturgie, en tant que sommet et source de l'Eglise, trouve son fondement dans le Christ lui-même. En effet, Notre Seigneur Jésus-Christ est l'unique et définitif Souverain Prêtre de l'Alliance Nouvelle et Eternelle, puisqu'il s'est offert lui-même en sacrifice, et « par une oblation unique a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il sanctifie » (cf. He 10, 14). Ainsi, comme le déclare le Catéchisme de l'Eglise catholique, « C'est le Mystère du Christ que l'Eglise annonce et célèbre dans la liturgie, afin que les fidèles en vivent et en témoignent dans le monde » (n. 1068). C'est dans ce cadre du « mouvement liturgique », dont l'un des plus beaux fruits fut la Constitution *Sacrosanctum Concilium*, qu'il convient de considérer le motu proprio *Summorum Pontificum* du 7 juillet 2007, dont nous sommes heureux de célébrer cette année, avec grande joie et action de grâce, le dixième anniversaire de sa promulgation. On peut donc affirmer que le « mouvement liturgique » initié par le pape saint Pie X ne s'est jamais interrompu, et qu'il continue encore de nos jours à la suite de la nouvelle impulsion qui lui a été conférée par le pape Benoît XVI. A ce sujet, on peut mentionner le soin particulier et l'attention personnelle, dont il faisait preuve en célébrant la sainte liturgie en tant que pape, puis, ses références fréquentes, dans ses discours, concernant sa centralité dans la vie de l'Eglise, et, enfin, ses deux documents magistériels *Sacramentum Caritatis* et *Summorum Pontificum*. En d'autres termes, ce que l'on appelle l'aggiornamento liturgique (« aggiornamento » est un terme

italien qui signifie littéralement : « mise à jour ». Nous avons fêté le cinquantième anniversaire de la Constitution sur la sainte Liturgie du concile Vatican II Sacrosanctum Concilium en 2013, puisque celle-ci a été promulguée le 4 décembre 1963) a été en quelque sorte complété par le motu proprio *Summorum Pontificum* du Pape Benoît XVI. De quoi s'agissait-il ? Le pape émérite établissait la distinction entre deux formes du même rite romain : une forme dite « ordinaire », qui concerne les textes liturgiques du Missel Romain révisés suivant les indications du concile Vatican II, et une forme dénommée « extraordinaire », qui correspond à la liturgie qui avait cours avant l'aggiornamento liturgique. Ainsi, actuellement, dans le rite romain ou latin, deux Missels sont en vigueur : celui du bienheureux Pape Paul VI, dont la troisième édition date de l'an 2002, et celui de saint Pie V, dont la dernière édition, promulguée par saint Jean XXIII, remonte à 1962.

Pour un enrichissement mutuel

Dans la Lettre aux évêques accompagnant le motu proprio, le pape Benoît XVI précisait bien que sa décision de faire coexister les deux missels n'avait pas seulement pour but de satisfaire le désir de certains groupes de fidèles attachés aux formes liturgiques antérieures au concile Vatican II, mais aussi de permettre l'enrichissement mutuel des deux formes du même rite romain, c'est-à-dire non seulement leur coexistence pacifique, mais encore la possibilité de les perfectionner en mettant en évidence les meilleurs éléments qui les caractérisent. Il écrivait notamment que « les deux formes d'usage du rite romain peuvent s'enrichir réciproquement: dans l'ancien Missel pourront être et devront être insérés les nouveaux saints, et quelques-unes des nouvelles préfaces... Dans la célébration de la messe selon le Missel de Paul VI, pourra être manifestée de façon plus forte que cela ne l'a été souvent fait jusqu'à présent, cette sacralité qui attire de nombreuses personnes vers la forme ancienne du rite romain ». C'est donc dans ces termes que le pape émérite manifestait son désir de relancer le « mouvement liturgique ». Dans les paroisses où le motu proprio a pu être mis en œuvre, les curés témoignent de la plus grande ferveur autant chez les fidèles que chez les prêtres, comme l'abbé Rodheudt lui-même peut en témoigner. On a pu noter également une répercussion et une évolution spirituelle positive dans

la manière de vivre les célébrations eucharistiques selon la forme ordinaire, en particulier la redécouverte des attitudes d'adoration envers le Saint Sacrement : agenouillement, génuflexion..., et aussi un plus grand recueillement caractérisé par ce silence sacré qui doit marquer les moments importants du Saint Sacrifice de la messe pour permettre aux prêtres et aux fidèles d'intérioriser le mystère de la foi qui est célébré. Il est vrai aussi qu'il faut fortement encourager et faire œuvre de formation liturgique et spirituelle. De même, il faudra promouvoir une pédagogie parfaitement ajustée pour dépasser un certain « rubricisme » trop formel en expliquant les rites du Missel tridentin à ceux qui ne le connaissent pas encore, ou le connaissent d'une manière trop partielle et parfois... partielle. Pour cela, il est opportun et urgent de mettre au point un missel bilingue latin-langue vernaculaire, en vue d'une participation pleine, consciente, intime et plus fructueuse des fidèles aux célébrations eucharistiques. Il est aussi très important de souligner la continuité entre les deux missels par des catéchèses liturgiques appropriées... Beaucoup de prêtres témoignent qu'il s'agit d'une tâche stimulante, car ils sont conscients de travailler au renouveau liturgique, en apportant leurs propres pierres au « mouvement liturgique », dont nous parlions tout à l'heure, c'est-à-dire, en réalité, à ce renouveau spirituel et mystique, et donc missionnaire, voulu par le concile Vatican II, et auquel nous appelle avec vigueur le Pape François. La liturgie doit donc toujours se réformer pour être plus fidèle à son essence mystique. Mais la plupart du temps, cette « réforme » qui s'est substituée à la véritable « restauration » voulue par le concile Vatican II, a été réalisée avec un esprit superficiel et sur la base d'un seul critère : supprimer à tout prix un héritage devant être perçu comme totalement négatif et dépassé afin de creuser un abîme entre l'avant et l'après-Concile. Or, il suffit de reprendre la Constitution sur la sainte Liturgie et de la lire honnêtement, sans en trahir le sens, pour voir que le véritable but du concile Vatican II n'était pas d'engager une réforme qui puisse devenir l'occasion d'une rupture avec la Tradition, mais bien au contraire, de retrouver et de confirmer la Tradition en sa signification la plus profonde. De fait, ce que l'on appelle la « réforme de la réforme » et qu'on devrait peut-être appeler plus précisément « l'enrichissement mutuel des rites », pour reprendre une expression du

magistère de Benoît XVI, est une nécessité avant tout spirituelle. Et elle concerne bien évidemment les deux formes du rite romain. Le soin particulier à apporter à la liturgie, l'urgence de tenir en haute estime et de travailler à sa beauté, sa sacralité et au maintien d'un juste équilibre entre fidélité à la Tradition et légitime évolution, et donc en rejetant absolument et radicalement toute herméneutique de discontinuité et de rupture ; ce sont là le cœur et les éléments essentiels de toute liturgie chrétienne authentique. Le cardinal Joseph Ratzinger a inlassablement répété que la crise qui secoue l'Eglise, depuis une cinquantaine d'années, principalement depuis le concile Vatican II, est liée à la crise de la liturgie, et donc à l'irrespect, à la désacralisation et à l'horizontalisation des éléments essentiels du culte divin. « Je suis convaincu, écrit-il, que la crise de l'Eglise, que nous vivons aujourd'hui, repose largement sur la désintégration de la liturgie » (Joseph Ratzinger, *Ma vie. Souvenirs 1927-1977*, Fayard, p. 135) Certes, le concile Vatican II a voulu promouvoir une plus grande participation active du peuple de Dieu et faire progresser de jour en jour, la vie chrétienne chez les fidèles chrétiens (cf. *Sacrosanctum Concilium*, n. 1). Certes, de belles initiatives ont été réalisées dans ce sens. Pourtant, nous ne pouvons pas fermer les yeux sur le désastre, la dévastation et le schisme que les promoteurs modernes d'une liturgie vivante ont provoqués en remodelant la liturgie de l'Eglise selon leurs idées. Ils ont oublié que l'acte liturgique est, non seulement une PRIÈRE, mais aussi et surtout un MYSTÈRE dans lequel se réalise pour nous quelque chose que nous ne pouvons comprendre pleinement, mais que nous devons accepter et recevoir dans la foi, l'amour, l'obéissance et un silence adorateur. Et c'est cela le véritable sens de la participation active des fidèles. Il s'agit non pas d'une activité seulement extérieure, d'une répartition des rôles ou des fonctions dans la liturgie, mais plutôt d'une réceptivité intensément active : la réception est, dans le Christ et avec le Christ, l'offrande humble de soi dans la prière silencieuse, et une attitude pleinement contemplative. La grave crise de la foi, non seulement au niveau des fidèles chrétiens, mais aussi et surtout chez nombre de prêtres et d'évêques, nous a mis dans l'incapacité de comprendre la liturgie eucharistique comme un sacrifice, comme l'acte identique, accompli une fois pour toutes par Jésus-Christ, rendant présent le Sacrifice de la Croix d'une manière non-sanglante, partout dans l'Eglise, à

travers les divers temps, lieux, peuples et nations. On a souvent la tendance sacrilège de réduire la sainte messe à un simple repas convivial, à la célébration d'une fête profane et à une autocélébration de la communauté, ou pire encore, à un divertissement monstrueux contre l'angoisse d'une vie qui n'a plus de sens ou contre la peur de rencontrer Dieu face à face, parce que son regard dévoile et nous oblige à regarder en vérité et sans dissipation la laideur de notre intériorité. Mais la sainte messe n'est pas un divertissement. C'est le sacrifice vivant du Christ mort sur la Croix pour nous libérer du péché et de la mort et en vue de révéler l'amour et la gloire de Dieu le Père. Beaucoup ignorent que la finalité de toute célébration est la gloire et l'adoration de Dieu, le salut et la sanctification des hommes, puisque, dans la liturgie « Dieu est parfaitement glorifié et les hommes sanctifiés » (Sacrosanctum Concilium, n. 7). Cet enseignement du Concile, une majorité de fidèles – prêtres et évêques compris – l'ignorent. Tout comme ils ignorent que les vrais adorateurs de Dieu ne sont pas ceux qui, selon leurs idées et créativité, réforment la liturgie en vue d'en faire quelque chose qui plaise au monde, mais ceux qui, avec l'Évangile, réforment en profondeur le monde pour lui permettre d'accéder à une liturgie qui soit le reflet de la liturgie qui se célèbre de toute éternité dans la Jérusalem céleste. Comme l'a souvent souligné Benoît XVI, à la racine de la liturgie, se trouve l'adoration, et donc Dieu. Dès lors, il faut reconnaître que la grave et profonde crise qui, depuis le Concile, affecte et continue d'affecter la liturgie et l'Église elle-même, est due au fait que son CENTRE n'est plus Dieu et son adoration, mais les hommes et leur prétendue capacité à « faire » quelque chose pour s'occuper pendant les célébrations eucharistiques. Même aujourd'hui, un nombre important d'ecclésiastiques sous-estiment la grave crise que traverse l'Église : relativisme dans l'enseignement doctrinal, moral et disciplinaire, graves abus, désacralisation et banalisation de la sainte liturgie, vision purement sociale et horizontale de la mission de l'Église. Beaucoup croient et affirment haut et fort que le concile Vatican II a suscité un vrai printemps de l'Église. Cependant, un nombre croissant d'ecclésiastiques envisage ce « printemps » comme un rejet, une renonciation de son héritage multiséculaire, ou même comme une remise en cause radicale de son passé et de sa Tradition. On reproche à l'Europe politique d'abandonner ou de nier ses racines

chrétiennes. Mais la première à avoir abandonné ses racines et son passé chrétiens, c'est incontestablement l'Église catholique postconciliaire. Certaines Conférences épiscopales refusent même de traduire fidèlement le texte original latin du Missel romain. Certains réclament que chaque Église locale puisse traduire le Missel romain, non pas selon l'héritage sacré de l'Église et suivant la méthode et les principes indiqués par *Liturgiam authenticam*, mais selon les fantaisies, les idéologies et les expressions culturelles susceptibles, dit-on, d'être comprises et acceptées par le peuple. Mais le peuple désire être initié au langage sacré de Dieu. L'Évangile et la Révélation, eux-mêmes, sont « réinterprétés », « contextualisés » et adaptés à la culture occidentale décadente. En 1968, l'évêque de Metz, en France, écrivait dans son bulletin diocésain une effroyable énormité qui était comme la volonté et l'expression d'une rupture totale avec le passé de l'Église. Selon cet évêque, nous devons aujourd'hui repenser la conception même du salut apporté par Jésus-Christ, car l'Église apostolique et les communautés chrétiennes des premiers siècles du christianisme n'avaient rien compris de l'Évangile. C'est seulement à partir de notre époque qu'on a compris le dessein de salut apporté par Jésus. Voici l'audacieuse et surprenante affirmation de l'évêque de Metz : « La transformation du monde (mutation de civilisation) enseigne et impose un changement dans la conception même du salut apporté par Jésus-Christ ; cette transformation nous révèle que la pensée de l'Église sur le dessein de Dieu était, avant la présente mutation, insuffisamment évangélique... Aucune époque autant que la nôtre n'a été en mesure de comprendre l'idéal évangélique de vie fraternelle » (cité par Jean Madiran, *L'hérésie du XX^e siècle*, Nouvelles Éditions Latines (NEL), 1968, p. 166). Avec une telle vision, on ne s'étonne pas des dévastations, des destructions et des guerres qui ont suivi et qui persistent de nos jours au niveau liturgique, doctrinal et moral, car on prétend qu'aucune époque autant que la nôtre n'a été en mesure de comprendre « l'idéal évangélique ». Beaucoup refusent de regarder en face l'œuvre d'autodestruction de l'Église par elle-même par la démolition planifiée de ses fondations doctrinales, liturgiques, morales et pastorales. Alors que des voix d'ecclésiastiques de haut rang se multiplient, affirmant obstinément des erreurs doctrinales, morales et liturgiques manifestes, pourtant cent fois condamnées, et

travaillent à la démolition du peu de foi qui reste dans le peuple de Dieu, alors que la barque de l'Église sillonne la mer orageuse de ce monde décadent, et que les vagues se jettent sur la barque, si bien que déjà elle se remplit d'eau, un nombre croissant d'ecclésiastiques et de fidèles hurle : « Oh, tout va bien, madame la marquise ! ». Mais, la réalité est tout autre : en effet, comme le disait le cardinal Ratzinger, « les papes et les Pères conciliaires s'attendaient à une nouvelle unité catholique et, au contraire, on est allé vers une DISSENSION qui - pour reprendre les paroles de Paul VI - semble être passée de l'autocritique à l'autodestruction. On s'attendait à un nouvel enthousiasme, et on a trop souvent abouti au contraire à l'ennui et au découragement. On s'attendait à un bond en avant et l'on s'est trouvé au contraire face à un processus évolutif de décadence, qui s'est développé dans une large mesure en se référant notamment à un prétendu esprit du Concile et qui de cette manière l'a de plus en plus discrédité » (Joseph Ratzinger, Entretien sur la foi, pp. 30-31). « Personne aujourd'hui n'ose plus honnêtement et sérieusement contester les manifestations de crises et de guerres liturgiques auxquelles le concile Vatican II a conduit » (Joseph Ratzinger, Principes de la théologie catholique, Téqui, 1985, p. 413). Aujourd'hui, on procède à la fragmentation et à la démolition du saint Missale Romanum en l'abandonnant aux diversités culturelles et aux fabricants des textes liturgiques. Je suis heureux ici de féliciter le travail gigantesque et merveilleux réalisé, à travers Vox Clara, par les Conférences épiscopales de langue anglaise, et les Conférences épiscopales de langue espagnole et coréenne, etc. qui ont traduit fidèlement et en parfaite conformité aux indications et principes de Liturgiam authenticam le Missale Romanum, et la Congrégation pour le Culte divin et la Discipline des Sacrements leur a octroyé la recognitio.

Une guerre liturgique

A la suite de la publication de mon ouvrage Dieu ou rien, on m'a interrogé sur cette « guerre liturgique », qui divise trop souvent les catholiques depuis des décennies. J'ai affirmé qu'il s'agit là d'une aberration, car la liturgie est le domaine par excellence où les catholiques devraient faire l'expérience de l'unité dans la vérité, dans la foi et dans l'amour, et que, par

conséquent, il est inconcevable de célébrer la liturgie en ayant dans le cœur des sentiments de lutte fratricide et de rancœur. D'ailleurs, Jésus n'a-t-il pas prononcé des paroles très exigeantes sur la nécessité d'aller se réconcilier avec son frère avant de présenter sa propre offrande à l'autel ? (cf. Mt 5, 23-24). Car « la liturgie elle-même pousse les fidèles rassasiés des ?mystères de la Pâque? à n'avoir plus ?qu'un seul cœur dans la piété" (Cf. Postcommunion pour la Vigile et le Dimanche de Pâques) elle prie pour ?qu'ils gardent dans leur vie ce qu'ils ont saisi par la foi? ; et le renouvellement dans l'Eucharistie de l'Alliance du Seigneur avec les hommes attise et enflamme les fidèles à la charité pressante du Christ. C'est donc de la liturgie, et principalement de l'Eucharistie, comme d'une source, que la grâce découle en nous et qu'on obtient avec le maximum d'efficacité cette sanctification des hommes dans le Christ, et cette glorification de Dieu, que recherchent, comme leur fin, toutes les autres œuvres de l'Église » (Sacrosanctum Concilium, n. 10). Dans ce « face à face » avec Dieu, qu'est la liturgie, notre cœur doit être pur de toute inimitié, ce qui suppose que chacun doit être respecté dans sa propre sensibilité. Cela signifie concrètement que, s'il faut réaffirmer que le concile Vatican II n'a jamais demandé de faire table rase du passé et donc d'abandonner le Missel dit de saint Pie V, qui a généré tant de saints, à ne nommer que ces trois prêtres si admirables que sont saint Jean-Marie Vianney, le Curé d'Ars, le saint Padre Pio et saint Josemaria Escriva de Balaguer, dans le même temps, il est essentiel de promouvoir le renouveau liturgique voulu par le même Concile, et donc les livres liturgiques mis à jour à la suite de la Constitution Sacrosanctum Concilium, en particulier le Missel dit du bienheureux pape Paul VI. Et j'ajoutais que ce qui importe avant tout, que l'on célèbre dans la forme ordinaire ou extraordinaire, c'est d'apporter aux fidèles ce à quoi ils ont droit : la beauté de la liturgie, sa sacralité, le silence, le recueillement, la dimension mystique et l'adoration. La liturgie doit nous placer face à face avec Dieu dans une relation personnelle et d'intense intimité. Elle doit nous plonger dans l'intimité de la Très Sainte Trinité. Parlant de l'usus antiquior dans sa Lettre d'accompagnement de Summorum Pontificum, le pape Benoît XVI disait que « aussitôt après le Concile Vatican II, on pouvait supposer que la demande de l'usage du Missel de 1962 aurait été limité à la génération plus âgée, celle qui avait grandi avec

lui, mais entre-temps, il est apparu clairement que des personnes jeunes découvraient également cette forme liturgique, se sentaient attirées par elle et y trouvaient une forme de rencontre avec le mystère de la Très Sainte Eucharistie qui leur convenait particulièrement ». Il s'agit d'une réalité incontournable, un vrai signe de notre temps. Quand les jeunes sont absents de la sainte liturgie, nous devons nous demander : pourquoi ? Nous devons veiller à ce que les célébrations selon l'usus recentior facilitent aussi cette rencontre, qu'elles conduisent les gens sur le chemin de la via pulchritudinis qui mène au Christ vivant et à l'œuvre dans son Église aujourd'hui à travers ses rites sacrés. En effet, l'Eucharistie n'est pas une sorte de « dîner entre amis », un repas convivial de la communauté, mais un Mystère sacré, le grand Mystère de notre foi, la célébration de la Rédemption accomplie par Notre Seigneur Jésus-Christ, la commémoration de la mort de Jésus sur la Croix pour nous libérer de nos péchés. Il convient donc de célébrer la sainte messe avec la beauté et la ferveur d'un saint Curé d'Ars, d'un Padre Pio ou d'un Josemaria, et c'est la condition sine qua non pour qu'on parvienne « par le haut », si je puis dire, à une réconciliation liturgique (cf. Entretien au site internet catholique Aleteia, du 4 mars 2015). Je refuse donc avec vigueur que nous occupions notre temps en opposant une liturgie à une autre, ou le Missel de saint Pie V à celui du bienheureux Paul VI. Il s'agit plutôt d'entrer dans le grand silence de la liturgie, en se laissant enrichir par toutes les formes liturgiques, qu'elles soient d'ailleurs latines ou orientales. En effet, sans cette dimension mystique du silence et sans un esprit contemplatif, la liturgie demeurera une occasion de déchirements haineux, d'affrontements idéologiques et d'humiliations publiques des faibles par ceux qui prétendent détenir une autorité, au lieu d'être le lieu de notre unité et de notre communion dans le Seigneur. Ainsi, au lieu de nous affronter et de nous détester, la liturgie devrait nous faire parvenir tous ensemble à l'unité dans la foi et à la vraie connaissance du Fils de Dieu, à l'état de l'Homme parfait, à la plénitude de la stature du Christ... et, en vivant dans la vérité de l'amour, nous grandirons dans le Christ pour nous élever en tout jusqu'à Lui, qui est la Tête (cf. Ep 4, 13-15) [cf. Entretien à La Nef, octobre 2016, q. 9].

Comme vous le savez, le grand liturgiste allemand Mgr Klaus Gamber (1919-1989) désignait par le mot : « Heimat » cette maison commune ou

« petite patrie » qui est celle des catholiques réunis autour de l'autel du Saint Sacrifice. Le sens du sacré, qui imprègne et irrigue les rites de l'Église est corrélatif, indissociable de la liturgie. Or, ces dernières décennies, de très nombreux fidèles ont été malmenés, voire profondément troublés par des célébrations marquées par un subjectivisme superficiel et dévastateur, au point de ne pas reconnaître leur « Heimat », leur maison commune, et pour les plus jeunes, de ne l'avoir jamais connue ! Combien sont partis sur la pointe des pieds, en particulier les plus petits et les plus pauvres d'entre eux ! Ils sont devenus en quelque sorte des « apatrides liturgiques ». Le « mouvement liturgique », auquel les deux formes sont associées, vise donc à leur rendre leur « Heimat », et, ainsi, à les réintroduire dans leur maison commune, car nous savons bien que, dans son œuvre de théologie sacramentaire, le cardinal Joseph Ratzinger, bien avant la publication de *Summorum Pontificum*, avait mis en évidence que la crise de l'Église et donc la crise et l'affadissement de la foi, provient en grande partie de la manière dont nous traitons la liturgie, selon le vieil adage : *lex orandi, lex credendi*. Dans la préface qu'il avait accordée à l'ouvrage magistral de Mgr Gamber : *Die Reform der römischen Liturgie* (« la réforme de la liturgie romaine »), le futur pape Benoît XVI affirmait ceci, je le cite :

« Un jeune prêtre me disait récemment : il nous faudrait aujourd'hui un nouveau mouvement liturgique. C'était là l'expression d'un souci que, de nos jours, seuls des esprits volontairement superficiels pourraient écarter. Ce qui importait à ce prêtre, ce n'était pas de conquérir de nouvelles et audacieuses libertés : quelle liberté ne s'est-on pas déjà arrogée ? Il sentait que nous avions besoin d'un nouveau commencement issu de l'intime de la liturgie, comme l'avait voulu le mouvement liturgique lorsqu'il était à l'apogée de sa véritable nature, lorsqu'il ne s'agissait pas de fabriquer des textes, d'inventer des actions et des formes, mais de redécouvrir le centre vivant, de pénétrer dans le tissu proprement dit de la liturgie, pour que l'accomplissement de celle-ci soit issu de sa substance même. La réforme liturgique, dans sa réalisation concrète, s'est éloignée toujours davantage de cette origine. Le résultat n'a pas été une réanimation mais une dévastation. D'un côté, on a une liturgie dégénérée en show, où l'on essaie de rendre la religion intéressante à l'aide d'inventions à la mode et de maximes morales

aguichantes, avec des succès momentanés dans le groupe des fabricants liturgiques, et une attitude de recul d'autant plus prononcée chez ceux qui cherchent dans la liturgie non pas le « showmaster » spirituel, mais la rencontre avec le Dieu vivant devant qui tout "faire" devient insignifiant, seule cette rencontre étant capable de nous faire accéder aux vraies richesses de l'être. De l'autre côté, il y a conservation des formes rituelles dont la grandeur émeut toujours, mais qui, poussée à l'extrême, manifeste un isolement opiniâtre et ne laisse finalement que tristesse. Certes, il reste entre les deux tous les prêtres et leurs paroissiens qui célèbrent la nouvelle liturgie avec respect et solennité; mais ils sont remis en question par la contradiction entre les deux extrêmes, et le manque d'unité interne dans l'Église fait finalement paraître leur fidélité, à tort pour beaucoup d'entre eux, comme une simple variété personnelle de néo-conservatisme. Parce qu'il en est ainsi, une nouvelle impulsion spirituelle est nécessaire pour que la liturgie soit à nouveau pour nous une activité communautaire de l'Église et qu'elle soit arrachée à l'arbitraire. On ne peut pas "fabriquer" un mouvement liturgique de cette sorte – pas plus qu'on ne peut "fabriquer" quelque chose de vivant – mais on peut contribuer à son développement en s'efforçant d'assimiler à nouveau l'esprit de la liturgie et en défendant publiquement ce qu'on a ainsi reçu ».

Je pense que cette longue citation, si juste et si limpide, devrait vous intéresser, au début de ce Colloque, et aussi contribuer à lancer votre réflexion sur « la source de l'avenir » (« die Quelle der Zukunft ») du motu proprio *Summorum Pontificum*. En effet, laissez-moi vous transmettre une conviction qui m'habite depuis longtemps : la liturgie romaine réconciliée dans ses deux formes, qui est elle-même le « fruit d'un développement », selon l'expression d'un autre grand liturgiste allemand, Joseph Jungmann (1889-1975), peut lancer le processus décisif du « mouvement liturgique » que tant de prêtres et de fidèles attendent depuis si longtemps. Par où commencer ? Je me permets de vous proposer les trois pistes suivantes que je résume dans ces trois lettres : SAF : silence-adoration-formation en français, et en allemand : SAA : Stille-Anbetung-Ausbildung. Tout d'abord, le silence sacré, sans lequel on ne peut rencontrer Dieu. Dans mon ouvrage *La force du silence*, j'écris ceci : « Dans le silence, l'homme ne conquiert sa noblesse et sa

grandeur que s'il est à genoux pour écouter et adorer Dieu » (n. 66). Puis, l'adoration ; à ce propos, je fais part de mon expérience spirituelle dans ce même livre *La force du silence* : « Pour ma part, je sais que les plus grands moments de ma journée se trouvent en ces heures incomparables que je passe à genoux dans l'obscurité devant le Très Saint Sacrement du Corps et du Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ. Je suis comme englouti en Dieu et entouré de toutes parts par sa présence silencieuse. Je voudrais ne plus appartenir qu'à Dieu et me plonger dans la pureté de son Amour. Et pourtant, je mesure combien je suis pauvre, si loin d'aimer le Seigneur comme Il m'a aimé jusqu'à se livrer pour moi » (n. 54). Enfin, la formation liturgique à partir d'une annonce de la foi ou catéchèse ayant comme référence le Catéchisme de l'Église Catholique, ce qui nous protège des éventuelles élucubrations plus ou moins savantes de certains théologiens en mal de « nouveautés ». Voici ce que je disais à cet égard dans ce qu'il est maintenant convenu d'appeler, non sans un certain humour, le « Discours de Londres » du 5 juillet 2016, prononcé au cours de la troisième Conférence internationale de l'Association Sacra Liturgia : « La formation liturgique est avant tout et essentiellement une immersion dans la liturgie, dans le profond mystère de Dieu. Il s'agit de vivre la liturgie dans toutes ses dimensions, de s'enivrer en buvant à une source qui n'éteint jamais notre soif de richesse, d'ordre et de beauté, de silence contemplatif, d'exultation et d'adoration, de ce pouvoir qui nous fait rejoindre intimement Celui qui est à l'œuvre dans et par les rites sacrés de l'Église » (cardinal Robert Sarah : Troisième Conférence internationale de l'Association Sacra Liturgia, Londres. Discours du 5 juillet 2016. Cf. site internet de l'Association Sacra Liturgia : Vers une authentique mise en œuvre de Sacrosanctum Concilium, 11 juillet 2016).

C'est donc dans ce contexte global et dans un esprit de foi et de profonde communion à l'obéissance du Christ sur la Croix, que, humblement, je vous demande d'appliquer avec grand soin *Summorum Pontificum* ; non pas comme une mesure négative et rétrograde, tournée vers le passé, ou comme quelque chose qui construit des murs et crée un ghetto, mais comme une importante et véritable contribution à l'actuelle et future vie liturgique de l'Église, ainsi qu'au mouvement liturgique de notre époque, auquel de plus en plus de personnes, plus particulièrement les jeunes, puisent tant de

choses vraies, bonnes et belles.

Je voudrais conclure cette introduction par ces mots lumineux de Benoît XVI à la fin de l'homélie qu'il prononça en 2008, en la solennité des saints Pierre et Paul : « Lorsque le monde, dans son ensemble, sera devenu liturgie de Dieu, lorsque dans sa réalité, il sera devenu adoration, alors il aura atteint son objectif, alors il sera sain et sauf ».

Je vous remercie pour votre bienveillante attention. Et que Dieu vous bénisse et emplisse vos vies de sa Présence silencieuse !

Robert Card. Sarah

Préfet de la Cong. pour le Culte Divin et la Discipline des Sacrements

Préface de Benoît XVI à 'la Force du silence' (trad. allemande) du card. Sarah

Depuis que j'ai lu, dans les années 50, les épîtres de Saint Ignace d'Antioche, je suis resté particulièrement impressionné par un passage de sa Lettre aux Éphésiens : “Il est préférable de rester silencieux et d'être que de parler et de n'être pas. Il est beau d'enseigner si l'on fait que ce que l'on dit. Il n'y a qu'un seul Maître qui a dit et a fait, et les œuvres qu'il a faites dans le silence sont dignes du Père. Celui qui possède vraiment la Parole de Jésus peut entendre Son silence même, afin d'être parfait, afin d'œuvrer par Sa parole et être connu par le seul fait de rester dans le silence” (15, ls.).

Que signifie entendre le silence de Jésus et Le reconnaître à Son silence ? Les Évangiles nous apprennent que Jésus a continuellement vécu les nuits, seul, “sur la montagne” à prier, en dialoguant avec Son Père. Nous savons que Son langage, Sa parole, provient de cette permanence dans le silence et que c'est seulement dans ce silence qu'elle pouvait donner du fruit. Il apparaît donc clairement que Sa parole ne peut être comprise de façon juste que si l'on pénètre dans Son silence même ; on ne peut apprendre à L'écouter qu'en demeurant dans ce silence.

Certes, pour interpréter les paroles de Jésus, il est indispensable d'avoir une compétence historique qui nous apprend à comprendre le temps et le langage de Son époque. Mais, dans tous les cas, cela ne suffit pas pour saisir vraiment le message du Seigneur dans toute sa profondeur. Celui qui, de nos

jours, lit les commentaires des Evangiles, devenus toujours plus volumineux, reste finalement déçu. Il apprend beaucoup de choses utiles sur le passé, et de nombreuses hypothèses, lesquelles ne facilitent en rien la compréhension du texte. A la fin, on a la sensation qu'il manque quelque chose d'essentiel à cette surabondance de mots : la nécessité d'entrer dans le silence de Jésus d'où sa Parole prend naissance. Si nous ne réussissons pas à entrer dans ce silence, nous n'écouterons Sa parole que de façon superficielle et, en conséquence, nous ne la comprendrons pas vraiment.

Toutes ces considérations ont de nouveau traversé mon âme à la lecture du nouveau livre du cardinal Robert Sarah. Il nous enseigne le silence : surtout à rester en silence avec Jésus, le vrai silence intérieur, et c'est justement ainsi qu'il nous aide à comprendre d'une façon nouvelle la parole du Seigneur. Naturellement, il ne nous parle que très peu ou pas de lui-même, mais, cependant, de temps en temps, il nous permet de jeter un regard sur sa vie intérieure. A Nicolas Diat qui lui demande : "Dans votre vie, vous est-il arrivé de penser que les mots deviennent trop ennuyeux, trop lourds, trop bruyants ?", il répond : « ...Quand je prie et, dans ma vie intérieure, j'ai souvent ressenti l'exigence d'un silence plus profond et plus complet... Les jours passés dans le silence, dans la solitude et dans le jeûne absolu ont été d'une grande aide. Ils ont été une grâce incroyable, une lente purification, une rencontre personnelle avec Dieu... Les jours en silence, dans la solitude et le jeûne, avec la Parole de Dieu comme unique nourriture, permettent à l'homme d'orienter sa vie vers l'essentiel" (édition française pp. 113-114). Dans ces lignes apparaît la source de vie du Cardinal qui confère à sa parole une profondeur intérieure. C'est là le fondement qui lui permet de reconnaître les dangers qui menacent de façon continuelle la vie spirituelle, et en particulier celle des prêtres et des évêques, touchant ainsi l'Eglise elle-même, dans laquelle, à la Parole, se substitue trop souvent un verbiage dans lequel se dissout la grandeur de la Parole. Je voudrais citer une seule phrase qui peut être à l'origine d'un examen de conscience pour tous les évêques : "Il peut arriver qu'un prêtre bon et pieux, une fois élevé à la dignité épiscopale, tombe rapidement dans la médiocrité et la préoccupation des choses temporelles. Succombant ainsi sous le poids des charges qui lui sont confiées, mû par le désir de plaire, préoccupé par son pouvoir, son

autorité et les nécessités matérielles de sa fonction, il se délite peu à peu” (édition française p. 39).

Le cardinal Sarah est un maître spirituel qui parle en se fondant sur une profonde intimité avec le Seigneur dans le silence. Par cette unité avec Lui, il a vraiment quelque chose à dire à chacun de nous.

Nous devons être reconnaissants au Pape François d’avoir placé un tel maître spirituel à la tête de la Congrégation qui est responsable de la célébration de la Liturgie dans l’Église. Pour la Liturgie, comme pour l’interprétation de l’Écriture Sainte, il est nécessaire d’avoir une compétence spécifique. Il est également vrai que, dans le domaine de la liturgie, la connaissance du spécialiste peut, en fin de compte, ignorer l’essentiel, si elle n’est pas fondée sur l’union profonde et intérieure avec l’Église orante, qui apprend sans cesse de nouveau du Seigneur lui-même ce qu’est le culte. Avec le Cardinal, un maître du silence et de la prière intérieure, la Liturgie est en de bonnes mains.

Cité du Vatican, Semaine de Pâques 2017, Benoît XVI. Pape émérite.

ÉCRITURE ET TRADITION

La nécessaire cohérence du magistère avec la tradition. Les exemples de l’histoire.

par Claudio Pierantoni www.settimocielo.it (site de Sandro Magister) 24/04/2017

Au cours de cette intervention, nous examinerons tout d’abord brièvement le cas de deux papes de l’antiquité, Libère et Honorius qui, pour diverses raisons, furent accusés de dévier de la Tradition de l’Église pendant la longue controverse trinitaire et christologique qui agita l’Église du IV^e au VII^e siècle. A la lumière des réactions du corps ecclésial face à ces déviations doctrinales, nous examinerons ensuite le débat actuel qui s’est développé autour des propositions du pape François dans l’exhortation apostolique *Amoris laetitia* et des cinq « dubia » soulevés par les quatre cardinaux.

1. Le cas d’Honorius

Honorius fut le seul pape à être formellement condamné pour hérésie.

Nous sommes dans les premières décennies du VIII^e siècle, dans le contexte de la controverse sur les deux volontés du Christ. Honorius soutient la doctrine de l'unique volonté du Christ ou « monothélisme » qui fut cependant déclaré incompatible avec le dogme des deux natures, humaine et divine, une doctrine qui était solidement enracinée dans la révélation biblique et solennellement promulguée par le Concile de Chalcédoine en 451.

Voici le texte par lequel, en 681, après sa mort, le troisième Concile de Constantinople qui fut le sixième concile œcuménique l'a condamné en même temps que le patriarche Serge :

« Vu les lettres dogmatiques rédigées par Serge, qui fut en son temps patriarche de cette cité impériale, ... et la lettre par laquelle Honorius répondit à Serge, ayant constaté qu'elles n'étaient pas conformes aux enseignements apostoliques et aux définitions des saints conciles et de tous les illustres saints Pères, et qu'à l'inverse elles suivent les fausses doctrines des hérétiques, nous les refusons et les exécrons comme corruptrices ».

2. Le cas de Libère

Libère fut en revanche pape dans l'un des moments les plus délicats de la controverse arienne, au milieu du IV^e siècle. Son prédécesseur, Jules I, avait défendu avec ténacité la foi établie par le Concile de Nicée de 325 qui déclarait que le Fils était consubstantiel au Père. Mais Constance, l'empereur d'Orient, appuyait la thèse majoritaire des évêques orientaux, opposée à celle de Nicée, qui selon eux ne laissait pas de place à la différence personnelle entre le Père et le Fils. Il fit enlever, déposer et exiler le pape en Thrace et ce dernier, après environ un an, finit par céder.

Libère renia ainsi la foi de Nicée et finit par excommunier Athanase qui en était le principal défenseur. Désormais docile à l'empereur, Libère obtint la permission de revenir à Rome où il fut réinstallé comme évêque. Au cours des mois qui suivirent, tous les prélats philo-ariens qui avaient fait carrière grâce aux faveurs de Constance consolidèrent leur pouvoir dans les principaux sièges épiscopaux. C'est à ce moment que, selon la célèbre phrase de Saint Jérôme, « le monde se lamenta d'être devenu arien ». Sur les plus de mille évêques que comptait la chrétienté, seuls trois irréductibles continuaient à résister : Athanase d'Alexandrie, Hilaire de Poitiers et Lucifer

de Cagliari.

Constance mourut cependant à l'improviste en 361 et Julien, par la suite surnommé l'Apostat, monta sur le trône impérial et imposa le retour de l'empire romain au paganisme, effaçant d'un trait toute la politique ecclésiastique de Constance et il permit aux évêques en exil de rentrer chez eux. Une fois la menace levée, le pape Libère publia une encyclique qui déclara invalide la formule qu'il avait lui-même approuvée par le passé et il exigea des évêques d'Italie l'acceptation du credo de Nicée. En 366, au cours d'un synode célébré à Rome peu avant de mourir, il eut la joie de recevoir la signature du credo de Nicée de la part d'une délégation d'évêques orientaux. Immédiatement après sa mort, il fut vénéré comme confesseur de la foi mais son culte fut interrompu à cause du souvenir de son reniement.

Nonobstant leurs différences, les deux cas de Libère et d'Honorius ont en commun une circonstance atténuante, et il s'agit du fait que les déviations doctrinales respectives eurent lieu alors que le processus de fixation des dogmes en question était encore en cours, le dogme trinitaire dans le cas de Libère et le dogme christologique dans le cas d'Honorius.

3. Le cas de François

En revanche, la déviation doctrinale à laquelle nous assistons au cours le pontificat actuel a une circonstance aggravante parce qu'elle porte non pas sur des doctrines qui seraient encore peu claires ou encore en cours de fixation mais bien sur des doctrines qui, en plus d'être solidement ancrées dans la Tradition, ont déjà été largement débattues au cours des décennies précédentes et clarifiées en détail dans le magistère récent.

Certes, la déviation doctrinale en question était déjà présente dans les siècles précédents et, avec elle, le schisme souterrain qu'elle impliquait. Mais quand on passe d'un abus à un niveau pratique à sa justification au niveau doctrinal dans un texte du magistère pontifical tel qu'Amoris laetitia et à travers des déclarations et des actions positives de ce même pape, la situation est très différente.

Voyons en quatre points les différentes étapes de cette destruction de ce dépôt de la foi.

PREMIÈREMENT

Si le mariage est indissoluble mais qu'on peut dans certains cas donner la communion aux divorcés remariés, il semble évident que cette indissolubilité n'est plus considérée comme absolue mais qu'elle devient une règle générale admettant des exceptions.

Comme l'a bien expliqué le cardinal Carlo Caffarra, cela contredit la nature même du sacrement du mariage qui n'est pas une simple promesse, toute solennelle qu'elle soit, faite devant Dieu mais une action de la grâce qui agit au niveau proprement ontologique. Donc, lorsqu'on dit que le mariage est indissoluble on ne fait pas qu'énoncer une règle générale mais on affirme que le mariage est ontologiquement indissoluble parce qu'il renferme le signe et la réalité du mariage indissoluble entre Dieu et son Peuple, entre le Christ et son Eglise. Et ce mariage mystique est justement la finalité de tout le dessein divin de la création et de la rédemption.

DEUXIÈMEMENT

Dans son argumentation, l'auteur a choisi d'insister sur la dimension subjective de l'action morale. Le sujet, dit-il, pourrait ne pas se trouver en situation péché mortel parce que, pour différents facteurs, il n'est pas tout à fait conscient que sa situation est un adultère.

Mais ce cas, qui en règle générale peut bien entendu se produire, contient une contradiction évidente dans l'utilisation qu'en fait *Amoris laetitia*. En effet, il est clair que le discernement et l'accompagnement des situations individuelles que l'exhortation recommande abondamment contredit la supposition que le sujet demeure, à dure indéterminée, dans l'inconscience de la situation dans laquelle il se trouve.

Mais l'auteur d'*Amoris laetitia*, bien loin de percevoir une telle contradiction, la pousse jusqu'à l'absurde en allant jusqu'à affirmer qu'un discernement approfondi pourrait conduire le sujet à acquérir la certitude que sa situation, objectivement contraire à la loi divine, serait précisément que ce Dieu attend de lui.

TROISIÈMEMENT

Le recours à l'argument ci-dessus trahit à son tour une dangereuse

confusion qui, outre la doctrine des sacrements, en vient à attenter à la notion même de loi divine, entendue comme source de la loi naturelle telle qu'elle se reflète dans les Dix Commandements: une loi donnée à l'homme pour régler ses comportements fondamentaux, une loi qui ne se limite pas à des détails historiques mais qui se fonde sur la nature elle-même dont l'auteur est précisément Dieu.

Donc, supposer que la loi naturelle puisse souffrir des exceptions est une contradiction pure et simple, c'est une supposition qui ne comprend pas sa véritable essence et qui la confond avec la loi positive. La présence de cette grave confusion est confirmée par les attaques répétées contenues dans d'Amoris laetitia contre les docteurs de la loi, les présumés « pharisiens » hypocrites et durs de cœur. Ces attaques trahissent en fait une mauvaise compréhension de la position de Jésus envers la loi divine puisque sa critique du comportement pharisaïque se base justement sur une distinction claire entre loi positive – les « préceptes des hommes » – auxquels les pharisiens sont si attachés et les Commandements fondamentaux, qui sont en revanche le premier prérequis, indispensable, qu'il attend Lui-même de tous ceux qui veulent devenir ses disciples. Sur base de cet équivoque, on comprend la véritable raison pour laquelle, après avoir beaucoup insulté les pharisiens, le pape finit dans les faits par s'aligner sur leur propre position en faveur du divorce, s'opposant à celle de Jésus.

Mais, plus fondamentalement, il est important d'observer que cette confusion dénature profondément l'essence même de l'Évangile et son nécessaire enracinement dans la personne du Christ.

QUATRIÈMEMENT

De fait, le Christ, selon l'Évangile, n'est pas seulement un homme bon qui serait venu prêcher au monde un message de paix et de justice. Il est surtout le Logos, le Verbe qui était au commencement et qui s'incarne dans la plénitude du temps. Il est significatif que Benoît XVI, depuis son discours « Pro eligendo romano pontifice » ait justement fait du Logo le point central de son enseignement contre lequel, et ce n'est pas un hasard, le subjectivisme des théories modernes s'est lancé dans un combat à mort.

Le contexte actuel de cette philosophie subjectiviste permet de justifier

l'un des postulats les plus chers au pape François selon laquelle « la réalité est supérieure à l'idée ». Une telle maxime n'a de sens que dans une vision dans laquelle il n'existe pas d'idées vraies susceptibles de refléter fidèlement la réalité et également de la justifier et de la diriger. L'Évangile pris dans son intégrité suppose que cette structure métaphysique et épistémologique dans laquelle la vérité est avant tout l'adéquation des choses à l'intellect et où l'intellect est d'abord l'intellect divin : précisément le Verbe divin.

Dans une telle atmosphère, on comprend comment il est possible que le directeur de « La Civiltà Cattolica » puisse affirmer que c'est la pastorale, la praxis, qui doit guider la doctrine et non l'inverse et qu'en théologie « deux plus deux peuvent faire cinq ». On comprend pourquoi une dame luthérienne pourrait communier avec son mari catholique : la praxis en fait, l'action, est celle de la Cène du Seigneur que tous deux ont en commun tandis que ce sur quoi ils divergent ne sont que « les interprétations, les explications », de simples concepts en somme. Mais on peut également expliquer pourquoi, selon le supérieur général de la Compagnie de Jésus, le Verbe incarné ne serait pas capable de se mettre en contact avec ses créatures au travers du moyen qu'il a lui-même choisi : la Tradition apostolique : en fait, il faudrait savoir ce que Jésus a vraiment dit mais nous ne le pouvons pas, dit-il, « étant donné qu'il n'y avait pas d'enregistreur ».

Au fond, dans ce contexte, on comprend bien pourquoi le pape ne peut pas répondre « oui » ou « non » aux « dubia ». Si effectivement « la réalité est supérieure à l'idée » alors l'homme n'a même pas besoin de se préoccuper du principe de non-contradiction, il n'a pas besoin de principes qui disent « cela oui et cela non » et il ne doit pas non plus obéir à une loi naturelle transcendante qui ne s'identifierait pas à la réalité elle-même. Pour résumer, l'homme n'a pas besoin d'une doctrine parce que la réalité historique se suffit à elle-même. C'est le « Weltgeist », l'Esprit du monde.

4. Conclusion

Ce qui saute aux yeux dans la situation actuelle c'est précisément la déformation doctrinale de fond qui, même si elle évite habilement toute formulation directement hétérodoxe, manœuvre toutefois de façon cohérente pour s'en prendre non seulement à des dogmes en particulier

comme l'indissolubilité du mariage et l'objectivité de la loi morale mais aussi au concept même de la doctrine sûre et, avec elle, à la personne même du Christ comme Logos. Et le pape est lui-même la première victime de cette déformation doctrinale même si – et c'est une hypothèse de ma part – il en est peu conscient et est victime d'une aliénation généralisée historique qui frappe de larges pans de l'enseignement théologique.

Dans cette situation, les « dubia », ces cinq questions présentées par quatre cardinaux, ont mis le pape dans une impasse. S'il répondait en reniant la Tradition et le magistère de ses prédécesseurs, il passerait formellement pour hérétique et il ne peut donc pas le faire. Si en revanche il répondait dans la ligne du magistère précédent, il contredirait une bonne partie des principales actions doctrinales effectuées durant son pontificat et ce serait donc un choix très difficile. Il choisit donc le silence parce qu'humainement, la situation peut sembler sans issue. Mais entretemps, la confusion et le schisme « de facto » s'élargissent dans l'Église.

A la lumière de ce qui précède, un acte de courage supplémentaire est plus que jamais nécessaire, un acte de vérité et de charité de la part des cardinaux mais aussi des évêques et de tous les laïcs compétents qui souhaiteraient y prendre part. Dans une situation aussi grave de danger pour la foi et de scandale généralisé, une franche correction fraternelle adressée à Pierre est non seulement licite mais il en va même de notre devoir, pour son bien le celui de toute l'Église.

Une correction fraternelle n'est ni un acte d'hostilité ni un manque de respect ni une désobéissance. Elle n'est rien d'autre qu'une déclaration de vérité : « caritas in veritate ». Le pape, avant même d'être pape, est notre frère.

Les doutes du pape et les certitudes du cardinal Caffarra

Des quatre cardinaux qui ont demandé au pape François de faire la clarté sur cinq « dubia » soulevés par Amoris laetitia, Carlo Caffarra est celui auquel Jorge Mario Bergoglio a témoigné le plus souvent son estime, notamment en l'invitant à participer aux deux synodes sur la famille. Raison de plus pour que la simplicité, la « parrhésie » avec laquelle le cardinal Caffarra s'exprime envers le pape – avec le plus grand respect à son égard –

dans la première grande interview qu'il accorde depuis la publication des dubia fasse impression. L'interview, recueillie par Matteo Matzuzzi, a été publiée le samedi 14 janvier dans le quotidien italien « Il Foglio ».

Le cardinal Caffarra, archevêque émérite de Bologne est reconnu comme un théologien de valeur. Il est précisément spécialisé dans la matière des questions soulevées par les dubia. Entre 1981 et 1995, il a été président de l'Institut Pontificat Jean-Paul II pour les études sur le mariage et la famille.

Ce qui suit est un florilège de ce que le cardinal a déclaré dans cette interview qui est cinq fois plus longue.

- Nous autres cardinaux, avons le grave devoir de conseiller le pape dans son gouvernement de l'Église. C'est un devoir auquel nous ne pouvons pas nous soustraire.

- Seul un aveugle peut nier qu'il y a dans l'Église une grande confusion, de l'incertitude, de l'insécurité causées par certains paragraphes d'Amoris laetitia. Ces derniers mois, sur les mêmes questions fondamentales concernant l'économie sacramentelle – le mariage, la confession et l'eucharistie – et la vie chrétienne, certains évêques ont dit A et d'autres ont dit le contraire de A. Avec l'intention de bien interpréter les mêmes textes.

- Il n'y avait qu'un seul moyen d'en venir à bout: demander à l'auteur du texte interprété de deux façons contradictoires quelle était l'interprétation correcte. Il n'y avait pas d'autre moyen. Se posait ensuite le problème de la façon de s'adresser au Pontife. Nous avons opté pour une manière de faire traditionnelle dans l'Église, ce qu'on appelle des « dubia ». [...] Nous avons donc procédé de façon privée et ce n'est que lorsque nous avons eu la certitude que le Saint-Père ne répondrait pas que nous avons décidé de les publier.

- Le problème est exactement celui-ci : sur plusieurs points fondamentaux, on ne comprend pas ce que le Pape enseigne, comme le montrent les interprétations divergentes d'un évêque à l'autre. Nous voulons être fidèles au magistère du Pape mais pour cela, il faut que le magistère du pape soit clair.

- La division qui règne dans l'Église est la cause de la lettre [des quatre cardinaux au pape] et non pas son effet.

- Imaginer une pratique pastorale qui ne soit pas fondée et enracinée dans la doctrine revient à fonder et enraciner la pratique pastorale sur le choix personnel. Une Église qui néglige la doctrine n'est pas une Église plus pastorale mais une Église plus ignorante.

- L'évolution de la doctrine a accompagné depuis toujours la pensée chrétienne. [Mais] s'il y a bien un point qui est clair, c'est qu'il n'y a jamais d'évolution là où il y a contradiction. Si je dis que S est P et ensuite que S n'est pas P, la seconde proposition ne développe pas la première, elle la contredit. Aristote déjà enseignant en son temps qu'en énonçant une proposition universelle affirmative (par exemple : tous les adultères sont injustes) et en même temps une proposition particulière négative ayant le même sujet et le même prédicat (par exemple : certains adultères ne sont pas injustes), on ne crée pas une exception à la première règle. On la contredit.

- Le ministre de l'eucharistie (généralement le prêtre) peut-il donner l'eucharistie à une personne qui vit « more uxorio » avec une femme ou avec un homme qui n'est pas sa femme ou son mari et qui n'a pas l'intention de vivre dans la continence ? [...] Amoris laetitia a-t-elle enseigné que, dans certaines circonstances précises et après un certain parcours, le fidèle pourrait s'approcher de l'eucharistie sans s'engager à la continence ? Certains évêques ont enseigné que c'était possible. En toute logique, il faut donc également enseigner que l'adultère n'est pas un mal en soi.

- La conscience est le lieu où nous rencontrons et nous affrontons le pilier de la modernité. [...] Un homme a perçu cela avec beaucoup de lucidité, il s'agit du bienheureux John Henry Newman. Dans sa fameuse Lettre au duc de Norflok, il écrivait : [...] « Une guerre impitoyable ravage notre époque, je dirais presque qu'il s'agit d'une conspiration contre les droits de la conscience ». Plus loin, il ajoute que « au nom de la conscience, on détruit la véritable conscience ».

Voilà pourquoi dans les cinq dubia, c'est le cinquième [celui sur la conscience – ndr] qui est le plus important. Il y a un passage d'Amoris laetitia, au numéro 303 qui n'est pas clair. Il semble – et je répète : il semble – admettre la possibilité qu'il puisse y avoir un jugement vrai de la conscience (et non pas invinciblement erroné ; cela a toujours été admis par l'Église) qui

soit en contradiction avec ce que l'Église considère comme faisant partie du dépôt de la Révélation divine. Il semble. Et c'est pourquoi nous avons soumis ce doute au Pape.

Newman déclare que « si le Pape parlait contre la conscience prise dans le vrai sens du mot, il commettrait un véritable suicide, il scierait la branche sur laquelle il est assis ». Ce sont des choses d'une gravité bouleversante. On ferait du jugement individuel le critère ultime de la vérité morale. Il ne faut jamais dire à quelqu'un : « Agit toujours selon ta conscience » sans systématiquement ajouter toute de suite après : « Aime et cherche la vérité de ce qui est bien ». Sans quoi, on lui mettrait entre les mains l'arme la plus destructrice de sa propre humanité. •

SPIRITUALITÉ

La religion du moment

NEWMAN. 26 août 1832, *Sermons Paroissiaux*, vol. I, n° 24, Le Cerf, pp. 314 sq
traduction Paul Veyrinas

« Retenons fermement la grâce, et par elle rendons à Dieu un culte qui lui soit agréable, avec religion et crainte. En effet, notre Dieu est un feu dévorant » (He 12,28-29).

À toutes les époques du christianisme, depuis les premiers temps où il fut prêché, a existé ce que l'on peut appeler une religion du monde, qui imite la seule et vraie religion au point de leurrer ceux qui manquent de constance et de prudence. Le monde ne contrecarre pas la religion en tant que telle. Je dirais même qu'il ne l'a jamais contre carrée. En particulier il a, à toutes les époques, reconnu d'une façon ou d'une autre l'Évangile du Christ, s'est emparé de l'une ou l'autre de ses caractéristiques, et a proclamé qu'il la mettait en pratique; alors qu'en réalité, en négligeant les autres points de la doctrine sacrée, il déformait et dénaturait même cette portion qu'il mettait exclusivement en avant, et parvenait ainsi à ôter toute portée à l'ensemble. En effet, celui qui cultive un seul précepte de l'Évangile à l'exclusion des autres, ne se préoccupe en fait d'aucun de ses éléments. Nos devoirs s'équilibrent mutuellement; et bien que nous soyons trop pécheurs pour les accomplir tous à la perfection, il nous est possible, jusqu'à un certain point,

de tous les accomplir et de maintenir un équilibre d'ensemble ; au contraire* si nous nous attachons uniquement à tel ou tel commandement, nous faisons pencher notre esprit dans une mauvaise direction et nous finirons par provoquer sa chute, ce qui est le but de notre adversaire, le Démon.

Tel est bien son but : briser notre force, nous contraindre à toucher la terre – et nous y enchaîner. Dans cette entreprise, le monde est son instrument ; mais il est trop avisé pour lui faire heurter de front la parole de Dieu. Non ! Il fait semblant d'être un prophète, semblable aux prophètes de Dieu. Il appelle aussi ses serviteurs «des prophètes », et ils se mêlent aux survivants épars de l'Église véritable, aux rares Michée qui demeurent encore sur terre, et ils parlent au nom du Seigneur. Dans une certaine mesure, ils disent la vérité ; mais ce n'est pas toute la vérité, et l'expérience quotidienne suffit à nous montrer qu'une demi-vérité est souvent le plus grossier et le plus pernicieux des mensonges.

Même aux premiers siècles de l'Église, alors que la persécution sévissait encore, il suscita parmi les philosophes d'alors une contre religion qui avait certains traits du christianisme, mais qui était en fait son ennemi acharné ; et elle dérouta et conduisit au naufrage la foi de ceux qui n'aimaient pas Dieu de tout leur cœur.

Le temps passa, et il inventa une seconde idole ressemblant au vrai Christ, une idole qui demeura de longues années dans le temple de Dieu. Ce fut une époque brutale et cruelle. Satan se saisit du côté sombre de l'Évangile : ses mystères vertigineux, sa splendeur terrifiante, sa justice souveraine et inflexible ; et il réduisit à cela son tableau de la vérité. « Dieu est un feu dévorant » : c'est ce que dit le texte de ce sermon, et nous le savons bien. Mais nous en savons plus : nous savons que Dieu est également amour ; pourtant Satan n'inclut pas cela dans sa religion, qui devint une religion de crainte. La religion du monde fut alors une religion terrible. Les superstitions se multiplièrent, ainsi que les cruautés. À la noble constance, à la gracieuse austérité du vrai chrétien succédèrent des spectres terrifiants, à l'œil dur, au front hautain ; tels furent les modèles et les tyrans d'un peuple abusé.

Quelle est la ruse de Satan aujourd'hui ? Elle est très différente, mais

peut-être plus pernicieuse encore. Je vais essayer de la démasquer, ou plutôt de faire quelques suggestions pour aider ceux qui pensent qu'il vaut la peine de la démasquer; il s'agit en effet d'un sujet trop vaste et trop difficile pour les circonstances de ce jour, et, après tout, nul ne peut détecter le mensonge pour autrui – c'est à chacun de le faire lui-même ; nous ne pouvons que nous entraider.

En quoi consiste actuellement la religion du monde ? Elle s'est emparée du côté lumineux de l'Évangile, de son message de réconfort, de ses préceptes d'amour ; tous les aspects plus sombres et plus secrets de la condition et de la destinée humaines sont plus ou moins passés sous silence. Ce genre de religion convient par nature à une époque civilisée, et Satan lui a donné des atours et une forme définitive destinés à en faire une idole de la Vérité. À mesure que l'on développe la raison, que l'on forme le goût et raffine les affections et les sentiments, il est évident que partout la politesse et la grâce se répandent sur la face de la société, sans que la Révélation y soit pour rien. Cette beauté, cette délicatesse de la pensée, dont l'attrait est si puissant dans les livres, s'étendent ensuite à la conduite de la vie, à tout ce que nous possédons, tout ce que nous faisons, tout ce que nous sommes. Nos manières sont courtoises, nous évitons de faire de la peine ou de blesser ; nos propos sont empreints de correction ; nos obligations envers autrui sont accomplies avec scrupule. Notre sens des convenances se manifeste jusque dans les dispositions de notre vie familiale, dans la décoration de nos demeures, dans nos distractions, mais aussi dans notre pratique religieuse. Le vice est désormais inconvenant et répugnant pour l'imagination ou, comme on dit parfois familièrement, « de mauvais goût ». On fait ainsi peu à peu de l'élégance le critère et l'étalon de la vertu : on ne considère plus que cette dernière a des droits intrinsèques sur notre cœur, ni d'existence propre, sauf dans la mesure où elle garantit la paix et le bien-être d'autrui. On ne reconnaît plus la conscience comme un arbitre souverain des actions et on ôte toute portée à son autorité ; dans l'esprit des hommes, on installe à sa place d'une part le prétendu sens moral, considéré comme le simple amour du beau, et d'autre part la loi de la Convenance, qui se substitue sur-le-champ à la conscience pour les détails de la conduite. Or la conscience est un

principe austère, rébarbatif ; elle nous parle de faute à expier, de châtement à venir. C'est pourquoi, lorsque la terreur qu'elle inspire disparaît, on voit aussi disparaître, dans la croyance du moment, ces images terrifiantes du courroux divin si nombreuses dans les Écritures. On les escamote. Tout est lumineux et riant. La religion est plaisante et facile ; la bonté est la vertu principale ; l'intolérance, le sectarisme, l'excès de zèle sont les péchés les plus graves. L'austérité est une absurdité ; même la constance est considérée d'un œil hostile et soupçonneux. D'autre part, on désapprouve toute conduite ouvertement dissolue ; il est malséant de boire, il est vulgaire de jurer et de blasphémer. En outre la religion, qui n'a pas l'attrait de la nouveauté, paraît le plus souvent bien ennuyeuse à un esprit cultivé qui tire son plaisir des mille aspects de la littérature et du savoir, qui s'intéresse à l'avalanche de découvertes scientifiques ainsi qu'aux informations sans cesse renouvelées, politiques ou autres, qui nous parviennent des pays étrangers. Aussi recherche-t-on et accueille-t-on avec fébrilité des sensations fortes. Pour satisfaire cette soif créée par la prétendue diffusion du savoir, il faut des nouveautés en religion, de nouveaux systèmes et de nouveaux plans, de nouvelles doctrines, de nouveaux prédicateurs. L'esprit devient d'une sensibilité et d'une exigence malades ; il ne se satisfait pas des choses telles qu'elles sont, et aspire au changement pour le changement, comme si toute modification était en soi une promesse de soulagement.

Mais je voudrais que vous cessiez pendant un instant de penser au christianisme, et que vous vous demandiez si le degré de raffinement que j'ai essayé de décrire n'est pas celui auquel les hommes pourraient parvenir, indépendamment de toute religion, par le simple effet de l'éducation et de la civilisation ; et si, d'autre part, ce simple raffinement de l'esprit ne correspond pas, à peu de chose près, à ce que l'on appelle actuellement «religion». En d'autres termes, la réalité n'est-elle pas que Satan a donné une telle apparence, de tels atours à ce qui est le simple produit naturel du cœur humain dans certaines circonstances, qu'il en a fait une contrefaçon de la Vérité propre à servir ses desseins ? Je ne nie absolument pas que cet esprit du monde utilise des mots et fasse des professions de foi auxquels il n'aurait pas recours si l'Écriture ne l'y invitait ; je ne nie pas non plus qu'il emprunte

au christianisme une teinture générale, au point d'être véritablement modifié par lui et même de lui devoir une certaine lumière et une certaine élévation. Du reste, je concède volontiers que de nombreuses personnes chez qui se manifeste cet esprit mauvais ne sont que partiellement contaminées par lui et sont des chrétiens fondamentalement bons, encore qu'imparfaits. Nous voici pourtant, en fin de compte, en présence d'une doctrine qui n'est que partiellement évangélique, dont les principes appartiennent à ce monde et qui prétend cependant être l'Évangile bien qu'elle ait abandonné un pan entier de l'Évangile, son caractère austère, bien qu'elle considère qu'il suffit de faire preuve de bonté, de courtoisie, de franchise, de correction dans la conduite, de délicatesse – alors qu'elle ne contient aucune véritable crainte de Dieu, aucun désir fervent de lui rendre honneur, aucune haine profonde du péché, aucune horreur devant le spectacle des pécheurs, aucune indignation ni aucune compassion en face des blasphèmes des hérétiques, aucune adhésion scrupuleuse à la vérité doctrinale, aucune sensibilité spéciale concernant les meilleurs moyens de parvenir aux fins, à condition que les fins soient bonnes, aucune loyauté envers l'Église sainte et apostolique dont parle le Credo, aucun sens d'une autorité de la religion se présentant comme extérieure à l'esprit de chacun ; en un mot aucun sérieux – et c'est pourquoi elle n'est ni chaude ni froide mais, pour parler comme l'Écriture (Ap 3,16), tiède. Ainsi notre époque est le contraire absolu de ce que l'on appelle d'habitude les « siècles d'obscurantisme » ; et en même temps que les défauts de ces siècles, nous en avons perdu les vertus. Je dis bien: leurs vertus; car même les erreurs qui sévissaient alors, comme l'esprit de persécution, la crainte de l'interrogation religieuse, la dévotion excessive, tout cela n'était après tout que des formes perverses et excessives de vertus réelles telles que le zèle et le respect ; et nous, au lieu de les contrôler et de les purifier, nous les avons extirpées radicalement. Pourquoi? Parce que nous n'avons pas agi par amour de la vérité, mais sous l'influence du temps présent. L'ancienne génération est passée, et ses caractéristiques avec elle ; un nouvel ordre des choses s'est fait jour. La société humaine a un cadre nouveau, elle encourage et promeut une nouvelle mentalité ; et l'ennemi de nos âmes fait en sorte que cette nouvelle mentalité ressemble autant que possible à l'obéissance du chrétien, alors qu'il s'agit d'une similitude

purement fortuite. Pendant ce temps la sainte Église de Dieu poursuit sa route en direction du ciel comme elle le fait depuis les premiers temps : méprisée par le monde, elle l'influence cependant, le corrige en partie, le réfrène en partie et, dans quelques cas heureux, lui arrache ses victimes et les remet de façon ferme et définitive dans les rangs de l'armée militante des fidèles sur terre, qui se dirige vers la Cité du grand Roi. Que Dieu nous accorde la grâce d'interroger nos cœurs pour éviter d'être aveuglés par la ruse du péché ! pour éviter de servir Satan sous les traits d'un ange de lumière tout en nous imaginant que nous poursuivons la véritable connaissance ; pour éviter – après avoir ignoré et maltraité les élus du Christ ici-bas – d'avoir à poser cette question angoissante au dernier jour, au moment où la vérité s'imposera à nous dans un éclair : « Seigneur, quand t'avons-nous vu étranger et en prison ? » quand avons-nous vu ta parole sacrée et tes serviteurs méprisés et opprimés – « et ne t'avons-nous pas assisté ? » (Mt 25,44).

Rien ne démontre de façon aussi frappante la puissance de la religion du monde, telle que je l'ai évoquée, qu'une analyse des catégories d'hommes, très différentes, qu'elle influence. On s'apercevra que son empire et son enseignement atteignent aussi bien ceux qui font profession de religion que les irréliigieux.

1. Beaucoup d'hommes religieux attendent depuis longtemps, à tort ou à raison, un millénium de paix et de pureté pour l'Église. Je ne saurais dire si c'est à tort ou à raison, car il s'agit d'un point sur lequel il est permis à des hommes de bien d'avoir des avis différents. Quoi qu'il en soit, pour ceux qui vivent dans cette attente, il est devenu tentant d'adhérer et d'accorder du crédit à la religion du monde dont j'ai brossé le tableau. Ils ont plus ou moins identifié leur vision du Royaume du Christ avec l'élégance et le raffinement d'une civilisation purement humaine ; et ils ont salué toutes les marques d'une amélioration dans les rapports humains, tous les règlements salutaires pour la vie de la cité, toutes les décisions politiques efficaces et éclairées comme autant de signes de l'avènement de leur Seigneur. Leur empressement à parvenir à leur fin, qui est de répandre et de proclamer l'Évangile en tous lieux et avec éclat, leur a fait négliger les moyens utilisés.

Ils ont apporté appui et collaboration à des hommes qui professaient ouvertement des principes étrangers au christianisme. Ils ont approuvé et soutenu ce qu'ils considéraient comme des réformes et des améliorations dans l'état actuel des choses, bien qu'il fût nécessaire de commettre des injustices pour leur mise en œuvre, bien qu'il fallût violer des règles de conduite observées depuis longtemps avec amour et consacrées par un long usage, même si leur origine n'avait rien de remarquable. Ils ont sacrifié la vérité à l'efficacité. Ils se sont imaginé, d'étrange façon, que des hommes mauvais pouvaient être les instruments directs de l'avènement imminent du Christ ; et – victimes de la même erreur que les Juifs d'un pays étranger, il y a quelques années – ils ont pris sinon pour leur Messie – comme les Juifs – mais du moins pour leur Élie, pour leur Jean Baptiste réformateur, pour le héraut du Christ des enfants de ce monde, des fils de Bélial, sur qui pèse depuis le commencement l'anathème proféré par l'Apôtre : « Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur, qu'il soit anathème ! Maran atha (1 Co 16,22). »

2. D'autre part, le genre de doctrine que j'ai appelée la « religion du moment » est particulièrement propre à satisfaire des esprits sceptiques – aux antipodes de ceux que je viens d'évoquer – qui ne se sont jamais souciés d'obéir à leur conscience, qui cultivent l'intelligence sans discipliner le cœur, et qui s'autorisent à spéculer librement sur ce que la religion devrait être, sans aller voir dans l'Écriture ce qu'elle est véritablement. Certaines des personnes possédant ce tempérament vont presque jusqu'à considérer la religion en soi comme un obstacle au progrès de notre bien-être social et politique. Mais ils savent que la nature humaine ne peut pas s'en passer ; c'est pourquoi ils choisissent la forme de religion (du moins ce qu'ils appellent ainsi) la plus rationnelle qu'ils puissent trouver. D'autres ont des dispositions bien plus sérieuses, mais sont corrompus par le mauvais exemple ou pour quelque autre raison. Mais les uns et les autres rejettent ce qu'ils nomment une « vision sombre » de la religion ; ils font plus confiance à eux-mêmes qu'à la parole de Dieu, et appartiennent donc à une seule et même catégorie ; et ils sont disposés à embrasser la religion pleine d'agréments et de consolations qui convient à un siècle raffiné. Ils font grand cas des ouvrages sur la théologie naturelle et croient qu'ils contiennent toute la religion, alors qu'en vérité il n'est pas de plus grave erreur que de supposer que de tels

ouvrages puissent contenir la moindre parcelle de religion véritable. La religion, ainsi qu'on l'a fait justement remarquer, est quelque chose qui est en relation avec nous, un système d'injonctions et de promesses venant de Dieu et s'adressant à nous. En quoi donc sommes-nous concernés par le soleil, la lune et les étoiles ? Ou par les lois de l'univers ? Comment nous enseigneront-ils notre devoir ? Que diront-ils aux pécheurs que nous sommes ? Ils n'ont absolument rien à dire aux pécheurs. Ils ont été créés avant la chute d'Adam. Ils « proclament la gloire de Dieu » (Ps 19,2), mais non sa volonté. Ils ne sont que perfection et harmonie ; mais l'éclat et l'excellence qu'ils manifestent par leur propre existence, ainsi que la divine bonté qui s'y reflète, sont de peu d'importance pour l'homme déchu. Ils ne révèlent rien du courroux de Dieu, qui résonne si fort dans la conscience du pécheur. De sorte que la pire des ruses de Satan (mais non la moins fréquente) consiste à nous distraire de nos pensées les plus intimes, à nous faire oublier notre propre cœur qui nous parle d'un Dieu de justice et de sainteté, à river notre attention uniquement sur le Dieu qui a créé les deux; lequel est certes notre Dieu, mais pas Dieu tel qu'il se manifeste à nous autres pécheurs, car c'est le Dieu qui resplendit devant ses anges et devant ses élus dans l'au-delà.

Lorsqu'un homme s'est leurré au point de s'en remettre, pour sa destinée, à ce que les deux lui apprennent sur elle, au lieu de consulter et de suivre sa conscience, quelle en est la conséquence ? Elle est qu'immédiatement il interprète de travers et dénature tout le contenu des Écritures. Une chose est sûre : si les Écritures affirment que les hommes saints trouvent du plaisir dans les obligations religieuses, il y est dit également qu'elles sont difficiles et déplaisantes pour l'ensemble des humains, que nul ne peut les posséder naturellement, et que rares sont ceux qui les observent, même avec les secours de la grâce, en raison de leur corruption obstinée. Il y est dit que la religion va contre notre nature, contre notre volonté originelle, qu'il faut l'aide de Dieu pour que nous acceptions de l'aimer et de la pratiquer, et qu'en dépit de cette aide, elle est constamment repoussée et refusée. Il y est dit sans ambiguïté que « étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la vie, et il en est peu qui le trouvent », que nous devons « faire des efforts » ou lutter « pour entrer par la porte étroite »,

car « beaucoup chercheront à entrer », ce qui n'est pas suffisant, puisqu'ils ne font que chercher, et n'ont donc pas trouvé ; et finalement il y est dit que ceux qui n'obtiennent pas la vie éternelle « s'en iront à une peine éternelle » (Mt 7,14 ; Lc 13,24 ; Mt 25,46). Tel est le côté sombre de la religion ; et les hommes que j'ai dépeints n'en supportent pas l'idée. Ils s'en détournent tant il les emplit de terreur. Ils se persuadent sans peine que ces vigoureuses affirmations des Écritures ne concernent pas l'époque actuelle, ou qu'elles ont un sens figuré. Il n'y a pas dans leur cœur un langage qui y fasse écho. La conscience a été réduite au silence. Tout ce qu'ils ont appris sur Dieu, ils le tiennent de la théologie naturelle, et celle-ci ne parle que de bonté et d'harmonie; aussi refusent-ils d'accorder du crédit au langage direct des Écritures. Ils s'attachent aux passages des Écritures qui semblent corroborer leurs propres opinions ; ils font remarquer avec insistance qu'il nous y est enjoint de « rester toujours joyeux » (1 Th 5,16) et ils avancent qu'il est de notre devoir de puiser du réconfort ici-bas (avec modération, certes) dans les biens terrestres – à condition, simplement, de manifester notre reconnaissance tandis que nous en faisons usage; que nous n'avons pas besoin de nous alarmer ; que Dieu est un Dieu miséricordieux ; qu'il nous suffit purement et simplement de nous amender pour expier nos offenses ; que même si nous avons cédé à l'inconduite dans notre jeunesse, cela appartient au passé ; que nous l'avons oublié et par conséquent que Dieu l'a oublié ; que le monde est, dans l'ensemble, fort bien disposé à l'égard de la religion ; que nous devrions nous garder de l'enthousiasme ; que nous ne devrions pas être trop sérieux ; que nous devrions considérer la nature humaine avec une grande largeur de vues ; enfin que nous devrions aimer tous les hommes. À vrai dire, il s'agit là d'un credo auquel se rallient à toutes les époques les êtres superficiels, doués d'un peu de raisonnement mais totalement dépourvus de sensibilité, qui se prennent pour des esprits éclairés et philosophiques. Ce qu'ils disent est en partie faux, en partie vrai, mais appliqué de façon erronée ; si je m'y attarde ici, c'est pour vous montrer combien ce credo est en parfaite harmonie avec ce que j'ai décrit plus haut comme étant la religion propre à une époque civilisée ; une harmonie tout à fait comparable à celle qu'offre la croyance du monde situé à l'autre extrême, et qu'on appelle le monde religieux.

Je ferai encore une remarque au sujet de ces chrétiens prétendument rationnels qui, notons-le, vont souvent jusqu'à nier les mystères de l'Évangile. Prenons le texte de ce sermon : « Notre Dieu est un feu dévorant ». Supposons maintenant que ces personnes tombent par hasard sur ces mots, ou qu'on les leur oppose pour réfuter ce qu'elles disent du caractère parfaitement satisfaisant de nos chances de vie éternelle ; supposons enfin qu'elles ignorent de quelle partie de la Bible ils proviennent ; que diront-elles ? Elles diront certainement, sans hésiter, qu'ils s'appliquent aux Juifs et non aux chrétiens ; qu'ils décrivent uniquement l'auteur divin de la loi mosaïque (Dt 4,24); que Dieu s'adressait jadis aux Juifs au moyen de propos terrifiants car c'était un peuple fruste et bestial, mais que, grâce à la civilisation, nous sommes fort différents ; que désormais on fait appel à notre raison et non à nos peurs, et que l'Évangile est amour. Et pourtant, en dépit de cette belle démonstration, le texte est emprunté à l'Épître aux Hébreux, écrite par un apôtre du Christ.

Pour conclure, je vais expliquer plus clairement ce que j'entends par le côté sombre de la religion, et comment nous devrions juger ceux dont la religion prend un tour superstitieux et ténébreux.

À ce point, je n'hésiterai pas à proclamer ma ferme conviction que notre pays gagnerait à faire preuve de beaucoup plus de superstition, de sectarisme, de goût pour les ténèbres, d'agressivité dans sa religion qu'il n'en témoigne actuellement. Il est clair que je ne tiens pas pour désirables les dispositions d'esprit que cela implique, ce qui serait évidemment absurde ; mais je les tiens pour infiniment plus désirables et plus fécondes qu'une impénitence digne des païens, qu'une tranquillité d'esprit dépourvue de chaleur, satisfaite et béate. Certes, un esprit serein, une conscience en paix et un visage rayonnant sont un don de l'Évangile, et la marque du chrétien ; mais des effets identiques (ou plutôt apparemment identiques) peuvent résulter de causes fort différentes. Jonas dormait en pleine tempête, notre bienheureux Seigneur aussi. L'un dormait avec un funeste sentiment de sécurité* l'autre dans la « paix de Dieu qui surpasse toute intelligence » (Phm 4,7). Il est impossible de confondre les deux états ; ils sont parfaitement distincts, aussi distincts que le sont la sérénité de l'homme du monde et celle

du chrétien. Prenez le cas des marins sur le navire ; ils crièrent à Jonas : « Qu'as-tu à dormir? » (Jon 1,6) et de même les Apôtres dirent au Christ : «Seigneur, nous périssons» (Mt 8,25). C'est là que nous retrouvons les superstitieux : ils se situent entre la fausse paix de Jonas et la paix véritable du Christ ; ils sont supérieurs au premier, mais bien inférieurs au second. Si j'applique ceci à la religion actuelle du monde instruit, bien qu'y règnent la sécurité, la gaieté, le sens des convenances et la bonté, je remarque que ces dehors peuvent avoir leur source aussi bien dans une religion intense que dans l'absence de religion ; ils peuvent être le fruit d'un esprit superficiel et d'une conscience obnubilée aussi bien que de cette foi qui trouve sa paix en Dieu à travers notre Seigneur Jésus-Christ. Et si l'alternative se présente en ces termes, je ferai volontiers confiance au bon sens des hommes pour trancher (si du moins ils peuvent s'astreindre à penser sérieusement) et dire auquel des deux se rattache la mentalité de notre époque. En ce qui me concerne, étant donné la façon dont je vois le monde, il ne fait aucun doute qu'elle a sa source dans le sommeil de Jonas ; ce n'est donc qu'un fantôme de religion, bien inférieur à l'alarme légitime des superstitieux, qui sont éveillés et voient le danger qui les menace, mais n'ont pas encore acquis assez de foi pour accepter le remède qui l'écartera.

Pensez à cela, je vous en conjure, mes frères, et prenez-le à cœur, dans la mesure où vous êtes prêts à me suivre, car il vous faudra répondre au dernier jour de l'avertissement entendu aujourd'hui. Je ne tiens pas à me montrer sévère ; mais, sachant « que le monde entier gît au pouvoir du Mauvais » (1 Jn 5,19), il me paraît fort probable qu'y étant plongés – car vous l'êtes nécessairement, et nous le sommes tous jusqu'à un certain point – la plupart d'entre vous êtes plus ou moins contaminés par son erreur présente, cette superficialité dans la religion qui est le fruit d'une conscience obnubilée ; et c'est pourquoi je vous parle sur ce ton sérieux. Persuadé de l'existence d'un fléau qui n'épargne aucune région de notre pays, je tiens pour probable que vous n'échapperez pas aux souffrances, aux souffrances acceptées de plein gré, qu'il répand parmi nous. La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse (Ps 111,10); tant que vous ne le tenez pas pour un feu dévorant et que vous ne vous approchez pas de lui avec respect et une crainte sacrée due à votre état de pécheurs, vous n'êtes même pas en vue de la porte étroite. Je ne

vous demande pas d'être en mesure de désigner un moment précis où vous auriez abjuré le monde (ainsi que l'on dit) et où vous vous seriez convertis ; c'est un leurre. La crainte et l'amour doivent aller de pair ; craignez sans cesse, aimez sans cesse, jusqu'à votre dernier jour. Cela ne fait aucun doute ; et pourtant il faut que vous sachiez ce que signifie « semer dans les larmes » ici-bas si vous voulez « moissonner en chantant » (Ps 126,5) dans l'au-delà. Tant que vous ne connaîtrez pas le poids de vos péchés – non seulement en imagination, mais de façon réelle – tant que vous vous contenterez de les confesser par une formule rituelle de repentir au lieu de le faire quotidiennement dans le secret de votre cœur, vous ne pourrez pas accueillir pleinement l'offre de miséricorde que vous fait l'Évangile avec la mort du Christ. Tant que vous ne saurez pas ce que c'est que de craindre comme les marins terrifiés ou comme les Apôtres, vous ne pourrez pas dormir avec le Christ aux pieds de votre Père céleste. Pour lamentables qu'aient été les superstitions des siècles d'obscurantisme, pour révoltantes que soient les tortures actuellement pratiquées parmi les païens d'Orient, il est préférable, bien préférable, de torturer son corps pendant toute son existence, et de faire de la vie présente un enfer sur terre, plutôt que de jouir ici-bas d'une tranquillité éphémère jusqu'au jour où l'abîme s'ouvrira enfin sous nos pieds et nous nous réveillerons au seuil d'une éternité de remords stérile, vécue en pleine conscience. Pensez aux propres paroles du Christ : « Que pourra donner l'homme en échange de sa propre vie ? » (Mt 16,26) Ailleurs, il dit : « Craignez celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne ; oui, je vous le dis, celui-là, craignez-le (Lc 12,5). » N'ayez pas l'audace de croire que vous avez sondé le fond de votre cœur ; vous ignorez le mal qui s'y tapit. Combien de temps, et avec quel sérieux vous faut-il prier, combien d'années vous faut-il passer dans une scrupuleuse obéissance avant d'avoir le moindre droit d'écarter le chagrin et de vous réjouir dans le Seigneur ? Dans un certain sens, c'est vrai, vous pouvez éprouver du réconfort dès le début ; en effet, bien que vous n'ayez pas l'audace d'affirmer par avance que vous êtes au nombre des vrais, élus de Dieu, vous savez cependant dès le début qu'il souhaite votre salut, qu'il est mort pour vous, qu'il a lavé vos péchés dans le baptême, et qu'il vous aidera toujours ; c'est là une pensée qui doit vous réjouir au moment où vous entreprenez d'examiner et de passer eh

revue votre existence et de vous tourner vers Dieu dans le renoncement. Mais, en même temps, vous n'aurez jamais l'assurance du salut tant que vous serez sur terre ; et c'est pourquoi il faut toujours que la crainte accompagne votre espérance. Vous avez une meilleure connaissance de vos péchés à mesure que vous percevez la miséricorde de Dieu dans le Christ. Et c'est là le véritable état du chrétien, le point le plus proche du sommeil calme et serein du Christ dans la tempête que nous puissions atteindre ; non pas une joie parfaite et l'assurance du ciel, mais une résignation profonde à la volonté de Dieu, un abandon de nous-mêmes, corps et âme, à lui ; en espérant, certes, que nous serons sauvés, mais en fixant notre regard plus intensément sur lui que sur nous-mêmes ; c'est-à-dire en œuvrant pour sa gloire, en cherchant à lui plaire, en nous consacrant à lui à travers une obéissance totale et mûrement acceptée et d'inlassables bonnes actions ; et (lorsque enfin nous regardons en nous-mêmes), en nous considérant avec une certaine répugnance et un certain mépris pour notre état de pécheurs, en mortifiant notre chair, en châtiant nos appétits, dans l'attente sereine du jour où, si nous en sommes dignes, nous serons dépouillés de notre être actuel, et régénérés dans le Royaume du Christ. •

DOCTRINE ET VIE

Quand les Cardinaux font du grabuge

Gerald Murray, France catholique 22 février 2017

Il était facile de prédire qu' *Amoris Laetitia* (surtout la note en pied de page 351) provoquerait des assauts discordants dans l'unité doctrinale de l'Église – même de la part de certains des propres pasteurs de l'Église. Le Cardinal Francesco Coccopalmerio, président du Conseil pontifical pour les textes législatifs, vient de rejoindre les rangs des prélats qui disent que le pape François a autorisé de donner la sainte communion à ceux qui vivent un second « mariage » adultère.

Coccopalmerio, dans sa brochure récemment publiée, Le huitième chapitre de l'exhortation apostolique post synodale *Amoris laetitia*, (que certains considèrent comme faisant autorité puisqu'elle émane de la maison d'édition même du Vatican, la Libreria Editrice Vaticana), étend aussi cette

permission à d'autres qui vivent une relation sexuelle hors mariage .

Coccopalmerio écrit : « Les divorcés remariés, les couples de fait, ceux qui cohabitent, ne sont certainement pas des modèles d'unions en harmonie avec la doctrine catholique, mais l'Église ne peut pas se boucher les yeux. Aussi les sacrements de Réconciliation et de Communion doivent également être donnés aux familles dites blessées, et à ceux, même nombreux, qui, bien que vivant des situations qui ne sont pas dans la ligne des canons matrimoniaux traditionnels , expriment le désir sincère d'approcher les sacrements, après une période de discernement appropriée....c'est un geste d'ouverture et de profonde miséricorde de la part de notre mère l'Église, qui ne laisse en arrière aucun de ses enfants, consciente que la perfection absolue est un cadeau précieux, mais qui ne peut pas être atteinte par tout le monde. »

Que trouvons-nous ici ? Des slogans et des euphémismes. Un slogan a pour but de faire cesser la discussion. Un euphémisme écarte intentionnellement le lecteur d'une description précise et exacte de la réalité. Un de mes professeurs de séminaire notait que la mécanique verbale précède toujours la mécanique sociale. Ici il s'agit de mécanique doctrinale.

Des slogans tels que « se boucher les yeux » et « ne laisse en arrière aucun de ses enfants », et des euphémismes tels que « des familles dites blessées » et « des situations qui ne sont pas dans la ligne des canons matrimoniaux traditionnels » montrent une décision de ne pas présenter une défense soigneusement motivée et précise de ce qu'on appuie. Coccopalmerio essaie plutôt d'entraîner le lecteur dans de mauvaises directions avec des appels à l'émotion.

« Ne pas se boucher les yeux » signifie que l'Église devrait ignorer purement et simplement l'état de péché de certains comportements. Dans le cas des unions comportant adultère et fornication, la question n'est pas de guérir « des familles dites blessées », mais de prévenir les pécheurs que leur conduite offense Dieu gravement.

Quand il dit que l'Église ne « devrait laisser en arrière aucun de ses enfants », il veut dire que le refus de donner la communion à ceux qui vivent publiquement une vie de péché grave serait un abandon injuste. Les unions

adultères ne sont plus maintenant que des « situations qui ne sont pas dans la ligne des canons matrimoniaux traditionnels ». La loi de Dieu sur l'indissolubilité du mariage et sur l'immoralité de l'adultère n'est plus qu'« une tradition » incorporée dans un canon. Violer cette loi n'est qu'une « situation qui n'est pas dans la ligne » de ce canon, lequel a été écrit quelque part, un certain jour, par quelqu'un. Quelle est l'importance d'un canon en comparaison des personnes vivantes qui « expriment le désir sincère d'approcher les sacrements après une période appropriée de discernement » ?

Coccopalmerio décrit l'observation du sixième sacrement comme « la perfection absolue (qui) est un bien précieux, mais qui ne peut pas être atteint par tout le monde ». Mais l'Église n'a jamais enseigné que d'observer le sixième commandement était un état de « perfection absolue », dépassant les capacités d'aucun de ses fils et de ses filles. C'est une erreur de considérer que la fidélité conjugale est un idéal inatteignable pour beaucoup de chrétiens. La grâce du sacrement de mariage est donnée par Dieu pour conforter les personnes mariées dans l'accomplissement de leur obligation conjugale de fidélité. L'infidélité est un choix contraire à nos obligations envers Dieu et notre conjoint. Ce n'est pas une alternative autorisée pour ceux qui ne « peuvent pas » atteindre « la perfection absolue ».

Coccopalmerio déclare plus loin : « L'Église pourrait admettre à la Pénitence et à l'Eucharistie les fidèles qui se trouvent dans une union illégitime et qui veulent changer cette situation mais ne peuvent pas agir selon leur désir ».

Dieu ne permet pas pour ne pas dire qu'il interdit, à quiconque de commettre un péché mortel. Et Il n'autorise personne à entrer publiquement dans une union qui soit contraire à sa loi sur le mariage. Une personne qui s'est mise en situation d'union adultère doit, pour le bien de son âme, sortir de cette situation. L'Église a le devoir de faire respecter la sainteté de la Sainte Eucharistie. Ceux qui rejettent publiquement le sixième commandement, d'une manière ou d'une autre, ne peuvent pas être admis à recevoir la sainte communion jusqu'à ce qu'ils aient mis un terme à leur état de péché.

Contrairement à tout cela, le cardinal Robert Sarah a publié une deuxième interview longue comme un livre, avec le journaliste français Nicolas Diat. Celle-ci va bientôt paraître en anglais : Le pouvoir du silence, contre la dictature du bruit. Dans ce dialogue profond sur le besoin qu'ont les croyants de retrouver l'amour du silence dans notre monde agité, le cardinal Sarah s'attaque aux questions brûlantes soulevées par le chapitre six d'Amoris Laetitia.

Le Christ est certainement affligé de voir et d'entendre des prêtres et des évêques qui devraient protéger l'intégrité de l'enseignement de l'Évangile et de la doctrine, multiplier les paroles et les écrits qui diluent la rigueur de l'Évangile par leurs affirmations volontairement ambiguës et confuses. A ces prêtres et à ces prélats qui donnent l'impression de prendre le contrepied exact de l'enseignement traditionnel de l'Église en matière de doctrine et de morale, il n'est pas déplacé de rappeler les paroles sévères du Christ : « C'est pourquoi je vous le dis, chaque péché et blasphème sera pardonné à l'homme, mais le blasphème contre l'Esprit ne sera pas pardonné. Et quiconque dit une parole contre le Fils de l'Homme sera pardonné ; mais quiconque parle contre le Saint Esprit ne sera pas pardonné, ni dans cet âge, ni dans l'autre ».

« Il est coupable d'un péché éternel » ajoute Marc. La rigueur de l'Évangile est ce qui sauvera les âmes. La dilution de cette rigueur par quiconque au nom d'une fausse compassion fait beaucoup de mal en transformant l'Évangile en quelque chose qu'il n'est pas. •

LA CULTURE, LA VRAIE

Jacques-Bénigne Bossuet, lumière du Roi-Soleil

*Matthieu-Alexandre Durand
Conservateur de la bibliothèque diocésaine de Meaux*

Osons la question : Jacques-Bénigne Bossuet mérite-il de sortir du tombeau ? Le plus célèbre des évêques de Meaux s'est doucement retiré de notre paysage culturel et semble promis à rester figé dans l'attitude grandiose et surhumaine de son portrait le plus connu peint par Hyacinthe Rigaud. Là, tout le dépeint victorieux et dominateur, drapé dans des habits de

Cour et posant dans une stabilité que rien ne saurait troubler. Il en fut bien autrement. Bossuet n'a pas été le bâtisseur paisible d'une somptueuse cathédrale, mais bien l'ouvrier affairé et pressé tentant de réparer les fissures et les brèches qui menaçaient partout l'édifice en cette seconde moitié du XVIIe siècle. Courageusement, il a hérité des grands doutes exprimés à la Renaissance, auxquels on n'avait pu vraiment répondre à cause des guerres de Religion. Il a su bien connaître son époque où l'individualisme et le rationalisme choisis par les sceptiques « libertins » remettaient en cause certaines vérités jugées par lui essentielles. Dans l'histoire intellectuelle et spirituelle de l'Europe, il a posé les grandes questions, relevé les contradictions et exposé les impasses avec perspicacité. Ses combats concernent encore l'homme d'aujourd'hui car ils ont été menés avec clarté sur les questions essentielles de l'inquiétude humaine.

Les années de formation. Jacques-Bénigne Bossuet naît le 27 septembre 1627 à Dijon (Côte-d'Or) dans une famille de magistrats. Il apprend son latin chez les Jésuites qui lui font découvrir aussi les auteurs antiques. C'est à l'âge de 14 ans qu'il découvre la Bible, empruntée dans le cabinet de son père, objet de ravissement dont il se rappellera toute sa vie. Le jeune homme poursuit ses études à Paris en philosophie puis en théologie, au collège de Navarre. Coiffé du bonnet de docteur, le jeune homme voit une carrière de professeur se présenter à lui, mais il ne choisit pas cette voie. Car déjà, il médite gravement sur la mort : « J'ai peu de temps, j'ai beaucoup de chemin à faire, peut-être en ai-je encore moins que je ne pense. » À Paris il rencontre Vincent de Paul et se prépare à être ordonné prêtre à son école : résolument il orientera sa théologie vers l'action. Dans la vie de cet homme, en matière de foi, pas d'accident ni de brutale conversion, mais une foi solide qui se construit lentement. De tous les Pères de l'Église, c'est saint Augustin qu'il préfère. En son œuvre, ô prodige ! Il trouve tout. Bossuet ménage aussi une place aux Pères grecs, et notamment à saint Jean Chrysostome, plus simple et charnel, de qui il puisera le goût d'une parole imaginative et éclatante. Penché sur l'Écriture, écoutant attentivement l'écho de la Tradition, le regard sur l'Église, il a, sur des bases solides, profondément établi sa croyance. Ordonné prêtre en 1652, il s'installe à Metz où il a obtenu une prébende de chanoine. Dans cette ville de garnison où se côtoient militaires,

catholiques, juifs et protestants, le jeune prêtre fait de nombreuses rencontres qui lui serviront. Son père est l'ami du ministre protestant Paul Ferri, ils vont faire connaissance et Bossuet entame son œuvre de controversiste en publiant une Réfutation du catéchisme du sieur Paul Ferry en 1655. Le public ne se trompe pas en reconnaissant la grande qualité de l'ouvrage qui lui fait même gagner l'amitié du pasteur.

À l'école de saint Vincent de Paul.

En 1659, il retourne à Paris où il va prêcher pendant dix ans. On retrouve l'influence de Vincent de Paul dans son puissant sermon Sur l'éminente dignité des pauvres où il rappelle que les pauvres sont premiers dans l'Église et que les riches n'y sont que pour les servir. Grâce à Monsieur Vincent, il apprend à prêcher sans jargonner, en maniant les mots simples pour toucher les cœurs. En ces années, le royaume de France retourne à la paix après des décennies de guerre et la Cour cherche le divertissement. À 35 ans, Bossuet sait que l'ennemi véritable est le catholicisme mondain, nivelant les exigences chrétiennes à l'aune des avancements de sa petite carrière. Devenu le porte-voix des libertins de la Cour, Molière sera en esprit son principal adversaire dans cette lutte. Une grande espérance se porte sur le jeune Louis XIV, dont on espère qu'il soulagera les maux de son peuple, mais celui-ci bientôt affiche son goût du faste et ne cache plus sa maîtresse Louise de La Vallière. En 1662, Bossuet est choisi pour prêcher le carême devant le roi et sa Cour, au palais du Louvre, et dans son premier sermon sur la prédication évangélique, il n'hésite pas à proclamer : « Jésus-Christ n'est plus écouté. » La semaine suivante, il expose courageusement la misère du royaume où les rois « rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent. » Sans doute frappée par la force de l'orateur, Louise de Vallière s'est enfuie de la Cour et Louis XIV a dû lui courir après ! Furieux, il n'assistera pas au magnifique sermon sur la mort. Bossuet aurait-il échoué ? Il est félicité, mais non rappelé.

Au service du roi pour l'unité du royaume.

Cependant, l'amertume du roi Soleil ne dura qu'un temps. Très vite, il reconnaît en lui l'homme de valeur capable de devenir le précepteur du dauphin. Nommé en 1669 évêque de Condom (Gers), Bossuet y renonce

rapidement pour s'occuper à temps plein de cette nouvelle charge qu'il exercera dix ans. Le prédicateur se fait philosophe et historien. Pour le bien du royaume, le dauphin doit comprendre que les princes ne sont que les instruments d'une volonté divine qui les dépasse. Le discernement spirituel, pour les princes comme pour les paysans, c'est d'apprécier l'action providentielle de Dieu dans l'ordinaire des choses. Bossuet fait venir également des scientifiques et ne cache pas son admiration pour cette science qui oblige « les venins mêmes à se tourner en remède. »

Pour la conversion des protestants.

C'est dans un même esprit d'unité qu'il poursuit son travail en direction des protestants. Convaincu que les controverses doctrinales n'aboutissaient à rien, il décide de porter ses efforts sur les conversions individuelles. En 1671, Bossuet publie une Exposition de la doctrine de l'Église catholique sur les matières de controverse, où il innove en évitant un vocabulaire de combat pour rappeler l'essentiel. Cependant, le roi estime qu'il est temps d'accélérer la lutte contre la « religion prétendue réformée » et révoque l'édit de Nantes en 1685. Bossuet le soutient. En Europe, on s'étonne de voir l'homme de l'Exposition sur la doctrine, soucieux de réconciliation, soutenir ce brutal interdit. En 1688, il publie son Histoire des variations des Églises protestantes, où il démontre que la vérité est immuable tandis que le principe du protestantisme est de toujours varier. La force de ce livre est telle que nombreux sont les protestants à reconnaître le vrai de sa thèse mais, loin de revenir dans le giron de l'Église, certains assument bientôt cette variation comme un principe de valeur ! Bossuet n'avait pas prévu qu'en voulant confondre ses adversaires, il les pousserait encore plus loin de Rome...

Évêque de Meaux.

En 1680, le dauphin se marie et Bossuet a fini sa tâche. Le roi le remercie en le faisant l'année suivante évêque de Meaux, où il se montre très attentif, résidant en son diocèse, prêchant souvent et visitant ses paroisses. Énergique, il compose un catéchisme, soutient les conférences ecclésiastiques et publie des commentaires bibliques pour la bonne formation de son clergé. À la belle saison, il réside dans son agréable

propriété de Germigny, en bord de Marne, où il profite du spectacle de la nature. Ce charmant tableau du bon évêque du XVII^e siècle aurait pu suffire à en faire déjà un homme admirable. Mais loin d'être une retraite pour son esprit et son cœur, son épiscopat meldeois sera une période active de lutte intellectuelle et religieuse pour celui qui est considéré comme la voix de l'Église de France. (Voir « compléments »)

Une voix qui tombe.

La paix civile obtenue, on comptait sur l'évêque de Meaux pour construire la paix morale et religieuse et celui-ci pensait avoir trouvé la formule victorieuse. Mais au soir de sa vie, Bossuet voyait les nuages s'accumuler à l'horizon. D'Angleterre et de Hollande, arrivaient de nouvelles philosophies promises à un grand avenir. Le pouvoir politique l'abandonnait dans sa lutte contre Richard Simon. La Cour l'avait dupé quand il avait rédigé pour l'Église de France quatre articles définissant ses droits pour délimiter le pouvoir pontifical (la Déclaration des Quatre articles en 1682) et que le roi avait abandonnés. Amertume et tristesse chez Bossuet, que de voir certaines intelligences se détourner radicalement de la Bible et de la Tradition. Avec perspicacité, il prévoit les conséquences lointaines des principes excessifs qu'il a combattus. Sentant le péril, il devient plus violent et, pour la première fois, oublie toute mesure. En 1694, dans son Traité de la concupiscence, il condamne le libre exercice de l'esprit, la science, le divertissement et le rire. Bossuet rejoint Blaise Pascal et le dépasse : il impose la sécession aux chrétiens. Dans ses Maximes et réflexions sur la Comédie, il s'empporte contre le père Caffaro qui défend le théâtre, dans lequel Bossuet ne voit qu'instrument excitant les passions. Il pressent qu'« un grand combat se prépare contre l'Église sous le nom de la philosophie cartésienne » et, désabusé de n'avoir pu insérer le christianisme dans le monde, il s'autorise une grande colère. Les dernières notes de la vie de Bossuet furent-elles donc dissonantes ? Heureusement pas, car l'évêque de Meaux se replonge dans les délices de la méditation et partage avec les religieuses de son diocèse ses pensées les plus élevées et les plus profondes. Dans ses Méditations sur l'Évangile et ses Élévation sur les Mystères, on le sent écrire avec le cœur au bout de la plume : « Relis mon âme ce doux commandement d'aimer. »

Souffrant, il apprend qu'il est atteint de la maladie de la pierre. Il se fait alors relire l'Évangile de saint Jean mais ne peut, faute de temps, achever sa Défense de la Tradition et des Saints Pères. En août 1702, il prêche une dernière fois à la cathédrale de Meaux. Installé à Paris pour se soigner, il meurt paisiblement le 12 avril 1704 dans son domicile rue Sainte-Anne. Selon ses volontés, il sera enterré dans la cathédrale de Meaux, au cœur de son cher diocèse auquel il avait consacré tant de soins.

Conclusion.

Avouons-le, la vie et l'œuvre de Bossuet nous impressionnent par leur cohérence. Tout entier possédé par le désir de faire connaître Dieu, il veut aussi éclairer l'homme sur l'impact de ses choix individuels sur le destin collectif. Fidèle à une révélation intérieure et doué d'une intelligence qui lui permettait d'examiner les questions difficiles et, dans la confusion des esprits, de porter une sentence claire, Bossuet a su observer son temps tel qu'il l'était. Orateur superbe et écrivain puissant, doué d'une force de travail sortant de l'ordinaire, et riche de qualités humaines qui font les grands cœurs, nous aurions finalement pu lui reprocher de ne pas avoir assumé le rôle de docteur de l'Église de France, s'il l'avait seulement rejeté. Mais courageusement, il a embrassé cette grave responsabilité et ne s'est pas contenté d'être un simple analyste en œuvrant par différents moyens pour éviter les ruptures, empêcher les folies et enseigner les simples comme les grands esprits. Quand on relit aujourd'hui ses lignes sur notre condition humaine, ses avis sur les excès de notre cœur et de notre raison, ou sur les pénibles questions de nos capacités, on est saisi par le regard perçant qu'il a jeté sur notre propre vie. C'est que l'« Aigle de Meaux » a voulu que tous cherchent et trouvent, en prenant la hauteur qui le caractérise. Sa perspicacité à voir l'aboutissement de certains principes nous encourage à faire ce même effort mais c'est peut-être dans son appel à ne pas être esclave de nos propres opinions individuelles que Bossuet demeure pour nous le sage qu'il serait bien imprudent d'oublier.

Une voix devant la parole.

Par ses talents d'orateur, il devient la voix du royaume dans plusieurs

grandes occasions. Ses onze oraisons funèbres l'ont rendu célèbre. Dans cet exercice, il déploie tout son talent et ne se contente pas d'un éloge du mort, mais en profite pour donner un enseignement fort aux puissants réunis pour l'occasion devant lui. Comme toujours, la Bible nourrit sa pensée ; avec la sève de l'Ecclésiaste, il éclaire cruellement la vanité de notre condition et évoque en tremblant, dans l'oraison funèbre de la duchesse Henriette d'Orléans, décédée à 26 ans en 1670 (le fameux « Madame se meurt, Madame est morte... »), la douleur aiguë d'une jeune femme qui meurt, voyant lui échapper une vie pleine de promesses. Ce tableau terrible, il faut l'exposer clairement : « Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement ; tout est vain en nous » ; ne serait-il qu'un rien destiné à retourner au néant ? Certes pas, et, malgré toute notre vanité, Bossuet déclare qu'« il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier, de peur que, croyant avec les impies que notre vie n'est qu'un jeu où règne le hasard, il ne marche sans règle et sans conduite au gré de ses aveugles désirs » Que faire alors ? Lire la Bible avec attention, et bien comprendre que tout est vanité... sous le soleil « c'est-à-dire, tout ce qui est mesuré par les années, tout ce qui est emporté par la rapidité du temps. Sortez du temps et du changement, aspirez à l'éternité ; la vanité ne vous tiendra plus asservis ».

Le défenseur de la Tradition.

C'est avec stupéfaction que Bossuet découvre les ouvrages de Baruch Spinoza. Ce citoyen de La Haye, héritier de Descartes et poussant loin ses principes, place la raison au-dessus de la Révélation et déclare les livres de la Bible d'inégale valeur. Quelle douleur pour Bossuet de voir les Saintes Écritures attaquées par une raison si sûre d'elle ! Depuis 1678, il se confronte aussi à l'oratorien Richard Simon qui a publié une Histoire critique du Vieux Testament où il défend l'utilité d'une critique rationnelle de la Bible. Cette dernière aurait été composée, compilée, recopiée, recomposée... Pour Simon et Spinoza, c'est la raison qui doit éclairer les obscurités de la Bible. Nous étions revenus aux grandes questions de la Renaissance, de Lorenzo Valla à Erasme. Bossuet fait interdire le livre par force. L'évêque de Meaux s'attaque

résolument à la libre recherche en matière religieuse qui selon lui ne peut qu'aboutir à la variation des interprétations. Pour lui, seule l'Église a reçu cette qualité éternelle de pouvoir interpréter les textes saints. Comment cet Oratorien peut-il faire si peu de cas de la Tradition ? Bossuet sait que ce doute sur la Bible peut justifier l'athéisme et ébranler la foi de beaucoup. Il a fait le choix d'une censure efficace et travaille à une réponse magistrale.

Contre un rationalisme étroit.

Bossuet l'a senti, le grand débat de son temps porte sur l'autorité de la raison humaine dans toutes les matières. Pour lui, la raison incline l'homme vers Dieu en le faisant se détourner des sens ; bien employée elle peut vaincre utilement le sens individuel et lui faire sagement détester l'excès. Dans son *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, il lui rend hommage : c'est la grandeur de l'homme et sa dignité que de chercher « ce qu'il y a de grand et de solide en nous ». Il le sait, l'Église s'est trop exposée à la critique. En ce sens, il est prudent avec les miracles : mieux vaut se taire, d'autant plus que la foi ne dépend ni du raisonnement, ni de la contestable évidence du miracle. Mais les vrais miracles, il faut apprendre à les voir et surtout les discrets, comme ce François de Paule qui parvient à conserver sa sainteté au milieu d'une Cour corrompue. Les rationaux en ne s'attachant qu'à dénoncer les erreurs découvertes ne voient plus l'héroïsme surnaturel des saints.

Les dangers de l'individualisme.

Une deuxième grande souffrance attendait Bossuet ; après la critique, la mystique. C'est qu'en cette période où l'esprit de Descartes règne intellectuellement sur l'Europe, certaines âmes, goutant peu la géométrie, se tournent vers la mystique. Une certaine Madame Guyon, s'attache à faire connaître ce qu'on appelle la doctrine du pur amour, ou quiétisme, venue des œuvres du prêtre espagnol Miguel de Molinos. Il s'agit d'atteindre une perfection spirituelle dans la contemplation de Dieu et l'abandon total en son amour. L'âme ainsi dissoute dans ce feu brûlant sortirait libérée de toute inquiétude et n'aurait plus à s'occuper d'agir : il suffit d'accueillir passivement les grâces de Dieu. Or, Madame Guyon est parvenue à

convaincre plusieurs personnes de la Cour, dont Fénelon. Pour Bossuet, il s'agit là d'extravagances, à tout le moins de rêveries dangereuses. La vie est plus simple ! La vie spirituelle doit rester ordinaire. Bossuet voit surtout dans le quiétisme une nouvelle montée de l'individualisme qui agresse la Tradition : ne penser que par -soi-même, ériger en dogmes les instincts de sa passion et les affirmations de son jugement propre. Comment Fénelon a-t-il pu se laisser entraîner ? Pendant sept ans, deux des plus grands esprits de l'Église de France se battront sur des subtilités. Bossuet rédige une Relation sur le quiétisme, terrible pamphlet qui ne se prive pas d'ironie. Finalement, en 1699, Bossuet obtiendra du Pape la condamnation de l'ouvrage de Fénelon, mais les deux prélats avaient perdu, car le scepticisme s'était nourri de ces divisions et l'autorité de l'Église en sortait diminuée.

La mesure contre l'excès.

L'équilibre que recherche Bossuet est également menacé par deux tendances excessives que sont le laxisme moral et le jansénisme, attaché à une trop grande rigueur. Laissons lui la parole pour en rendre compte : « Deux maladies dangereuses ont affligé en nos jours le Corps de l'Église ; il a pris à quelques docteurs une malheureuse et inhumaine complaisance, une pitié meurtrière, qui leur a fait porter des coussins sous les coudes des pécheurs, chercher des couvertures à leurs passions, pour condescendre à leur vanité, & flatter leur ignorance affectée. Quelques autres, non moins extrêmes, ont tenu les consciences captives sous des rigueurs très injustes ; ils ne peuvent supporter aucune faiblesse, ils traînent toujours l'Enfer après eux, et ne fulminent que des anathèmes. » L'évêque de Meaux s'acharne à trouver cette mesure, cette laborieuse définition des domaines où raison, foi, critique et confiance doivent convenablement se déployer.

Découvrir Bossuet, majestueux, simple, objectif

Entretien avec Renaud Silly o. p. 26 avril 2017 L'Homme Nouveau

Renaud Silly, dominicain et chercheur à l'École archéologique et biblique de Jérusalem, a établi, présenté et préfacé le volume que les éditions Robert Laffont ont consacré à Bossuet dans la collection « Bouquins ». Il dévoile un Bossuet spirituel, fruits de la maturité, écho de la fidélité de l'évêque

de Meaux au Dieu de sa vie qui l'inspire jusque dans son génie oratoire si magnifiquement français et si propice à l'édification de ses lecteurs.

• *Bossuet (1627-1704) est connu pour l'élégance de son style, pour son art oratoire, pour son influence sur son siècle, par sa lutte contre Fénelon. Vous nous le montrez dans cette édition d'œuvres choisies comme un grand spirituel, davantage tourné vers les Béatitudes que vers un stoïcisme, même chrétien. S'est-on trompé sur Bossuet ?*

• Père Renaud Silly, op : Il est difficile de faire justice à un génie si varié sans le trahir ! En Bossuet revit l'esprit des anciens âges, lorsque les Pères réunirent des conciles, s'opposèrent aux hérétiques, approfondirent la science sacrée. Il a excellé dans la direction des âmes, la théologie, la controverse, la science, le dialogue avec les beaux esprits de son temps. Il se serait étonné qu'on se souvienne de lui pour sa langue, et pourtant il est le prince des écrivains français. Dans ce volume, on a voulu dévoiler un peu le mystère que cache une réussite si éclatante. La solution se trouve dans le Bossuet spirituel. Ces œuvres illustrent l'intériorité foisonnante qui transparaît dans le portrait de 1693 : effarant de majesté, mais aussi calme et doux.

• *On s'attendait à trouver dans un tel volume, par exemple, La Politique tirée de l'Écriture sainte, mais c'est un ensemble de traités et même de poésies que vous proposez. Selon quels critères avez-vous réalisé cette édition ?*

Les *Élévations* sur les mystères et les *Méditations* sur l'Évangile étaient indisponibles en édition grand public depuis des décennies. Ce sont pourtant les œuvres les plus abouties de Bossuet, sorties sans effort de sa plume. Il les portait en lui depuis le jour où, à 15 ans, il découvrit la Bible et en fit la compagne de sa vie. En dépit de ses mérites, la *Politique* nous fait peut-être un peu moins toucher du doigt l'éternité.

• *Pourquoi n'avoir retenu de l'évêque de Meaux que les œuvres « de la fin de carrière de Bossuet » ?*

• On cueille en automne les fruits les plus doux, ceux qui mûrissent dans une lumière paisible et dorée. Ces œuvres couronnent toute une vie de labeur et de prière. Bossuet n'a plus besoin de stupéfier par la créativité stylistique qui distingue son œuvre oratoire. La Sagesse l'a instruit d'un art bien plus rare : celui d'émouvoir le cœur, de persuader sans circonvenir, de contrarier sans

décourager, de plaire sans corrompre. La familiarité avec Dieu acquise par un labeur acharné lui est devenue si connaturelle qu'il brosse des chefs-d'œuvre qui « ne lui coûtent rien », selon son propre aveu. Il fallait donc rectifier le portrait du dernier Bossuet dressé par Paul Hazard, certes admirable, mais inquiet, s'épuisant dans des combats perdus d'avance. C'est peut-être la conséquence des bouleversements révolutionnaires, mais on s'est accoutumé en France à regarder les conservateurs comme des survivances du passé ; dans le meilleur des cas, on admire leur constance à se raidir devant la souffrance causée par le temps qui les fuit. Cela ne correspond pas au dernier Bossuet, qui aurait pu dire avec Ben Sira « Même si la fleur s'étiole à la maturation, les raisins réjouissent le cœur » ; la fleur qui figure ici la jeunesse est belle, mais le fruit est encore meilleur. Bossuet regardant sa vie d'un seul coup d'œil pouvait dire « j'ai mené le bon combat, j'ai gardé la foi ». La joie de ceux qui peuvent en toute humilité se retourner sur leur vie et y puiser la matière de leur action de grâce, c'est la béatitude des cœurs purs. Le Christ leur a promis qu'ils verraient Dieu. Bossuet nous a transmis quelques-uns des coups d'œil qu'il a jetés, pour notre plus grande joie et édification.

• *Comment faire la part chez Bossuet de ce qui relève de l'art oratoire et de sa capacité à capter l'attention de son auditoire dans une expression achevée de sa pensée et singulièrement de sa théologie ?*

• Bossuet avait le style qui correspondait à sa théologie. Fait trop souvent négligé : le miracle stylistique de Bossuet tient à son imprégnation par l'Écriture. C'est ce qui lui donne de s'élever sans grandiloquence et de s'abaisser sans pusillanimité. Dieu seul parle bien de Dieu. Pas de majesté plus éclatante que celle du Cantique de Moïse (Exode 15), ni d'abjection plus profonde que celle du Serviteur souffrant (Isaïe 53). Le style de Bossuet fait beaucoup mieux que nous charmer, il nous reconstruit parce qu'il prolonge le mode même que Dieu a choisi pour s'adresser à nous : majestueux, simple et objectif. C'est le génie littéraire de l'Esprit Saint, pas celui des hommes qui préfèrent la solennité ou le prosaïsme.

• *Peut-on parler d'une spiritualité propre à Bossuet et, dans ce cas, comment la caractériser ?*

• Bien sûr qu'il y a une spiritualité de Bossuet, roborative, énergique, sans aucune place pour la complaisance. Avec la devotio moderna, la « mystique »

devient non plus un discours sur Dieu mais sur l'âme se connaissant en train d'aimer Dieu. Bossuet est aux antipodes des mystiques qui se regardent eux-mêmes – c'est la raison principale de son combat contre le quietisme, qui est pour lui une quête d'autarcie spirituelle dissimulée sous des dehors altruistes. Les *Élévations* commencent par une prière splendide à la Sainte Trinité. Les *Méditations* suivent en fait le plan de la liturgie de la messe. Ses réflexions reprennent les diverses méthodes de la lectio biblique : la paraphrase, la glose, le commentaire et même des formes qui rappellent le targum ou le midrash. Fondée dans la révélation par Dieu de son propre mystère, c'est une spiritualité joyeuse, qui dissipe les doutes. Edith Stein avant sa conversion avait refermé les œuvres de Thérèse d'Avila en disant « voilà la vérité ». On fait la même expérience avec Bossuet. Il nous permet de comprendre le mystère de Dieu non par une simple opération de l'intellect, mais par l'illumination intérieure du Verbe de vérité, envoyé par le Père, dont la connaissance nous le fait aimer avec plus d'ardeur. La spiritualité de Bossuet tient dans la parole du Christ : « la vie éternelle, c'est de te connaître, toi le seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ ».

• *Doit-on se méfier de lui et de ses écrits en raison de ses positions gallicanes, bien que certains aient pensé que s'il n'avait pas été le rédacteur des Quatre articles de 1682 il eut pu être élevé sur les autels ?*

• Cette question fait l'objet d'un lourd malentendu. Il existait sous l'Ancien Régime un gallicanisme politique, celui de certains Messieurs du Parlement. Il aurait peut-être défendu la suprématie de l'État en matière religieuse si les rois ne l'avaient arrêté dans sa course. Il a triomphé pour un temps avec la Constitution civile du clergé. Le gallicanisme de Bossuet en revanche est religieux. Il ne tire pas sa source de la philosophie politique ou juridique, mais de l'histoire ; c'est une façon de penser la place de l'Église de France dans l'universalité catholique. Sans défendre la Déclaration des Quatre articles, rappelons qu'elle n'a pas été condamnée et ne pouvait l'être au stade où se trouvait la théologie catholique en 1682. L'assimilant à une nouveauté, Bossuet ne croyait pas à l'infaillibilité personnelle des papes. En revanche, il croyait ardemment à l'indéfectibilité de l'Église romaine dans la foi, selon les promesses de Lc 22, 32 et Mt 16, 18. Je ne connais pas de plus bel éloge du Siècle de Pierre et de la place que Dieu a voulue pour lui que le Sermon sur

l'unité de l'Église de 1681. Être gallican pour Bossuet, c'est la manière française d'être catholique, apostolique et romain, de même que Dante s'est montré bon Européen en illustrant le génie italien. On ne rend pas service à la papauté en revendiquant pour elle on ne sait quelle supériorité temporelle sur les princes ou en décalquant dans le gouvernement de l'Église le modèle absolutiste.

• *Dans cet ensemble de textes, on imagine qu'il y en a un ou quelques-uns qui ont votre préférence ?*

• Les Méditations sur l'Évangile, en particulier les journées sur ce que « le Seigneur fit au Cénacle ». Je ne connais pas de plus adéquate réflexion sur la messe et sur le discours des adieux, qu'un ancien usage dominicain fait lire dans la nuit du Jeudi au Vendredi saint. Elle comble le prêtre que j'essaie d'être. À quel niveau d'intelligence du mystère eucharistique se situe le vieil évêque écrivant ces pages ! C'est à la fois vertigineux et réconfortant de savoir que nous marchons sur les traces si sûres de ces gens-là.

• *Ce riche volume (1676 pages !) contient également un Dictionnaire raisonné. Quel est le principe qui vous a guidé dans la réalisation de ce dictionnaire ?*

• Il concerne surtout les sources intellectuelles de Bossuet et les querelles théologiques auxquelles il a pris part. Il est trop facile de le peindre en persécuteur de Fénelon, de Richard Simon ou de Jeanne Guyon. On a souhaité montrer dans ce lexique que Bossuet n'avait pas mené des combats d'arrière-garde. Certes il luttait à contre-courant, mais il pressentait les ferments de nihilisme enfermés dans l'oraison de quiétude de Jeanne Guyon ou dans le positivisme exégétique de Richard Simon. L'évènement lui a d'ailleurs donné raison. Déconstruction de la révélation et religion sentimentale font en effet très bon ménage, comme en témoignent par exemple Renan ou Loisy. Ce processus s'esquissait à peine à l'époque, nous-mêmes en goûtons les fruits amers. Ce Bossuet doctrinal était un prophète.

• *Dans ce Dictionnaire, vous décrivez, dans la notice consacrée à saint Thomas d'Aquin, Bossuet comme une « personnalité théologique d'un augustinien parfaitement à l'aise chez l'Aquinat ». En sens inverse, qu'est-ce qui a conduit le dominicain et le bibliste que vous êtes à travailler ainsi sur ce*

théologien du XVII^e siècle ?

• Sans Bossuet, nous n'aurions qu'une vague idée de ce que c'est qu'être Français. Il a défini le niveau chrétien de notre génie national. Il a fait pénétrer la rhétorique divine dans la langue du peuple. Quand il traduit la Vulgate, le français devient une langue biblique. Voyez par exemple : « Je mettrai en fuite les chariots d'Ephraïm attelés à quatre chevaux et les fiers coursiers de Jérusalem. Et tous les arcs tendus pour le combat seront rompus ; et il annoncera la paix aux Gentils. Et sa puissance s'étendra d'une mer à l'autre, et depuis les fleuves sur lesquels il prêchera, où il donnera le nouveau baptême, jusqu'aux extrémités de la terre. Et vous Sauveur victorieux, vous avez avec le sang de votre alliance tiré vos prisonniers du lac où il n'y a point d'eau ». Ce tissu coordonné de réminiscences bibliques enveloppe l'entrée du Christ à Jérusalem au jour des Rameaux. C'est un cortège triomphal, dont la victoire va se sceller dans le sang du vainqueur. Quel paradoxe ! Il n'y a qu'en puisant dans la Bible qu'on puisse l'exprimer avec justesse. De cette combinaison des textes scripturaires procède le style « en voûte » qui fascinait Paul Valéry : il s'élève à des hauteurs vertigineuses, se soutient on ne sait comment, et redescend par degrés dans une parfaite sécurité. Ce que Valéry regarde comme un prodige n'est autre que l'habitation du Verbe en Bossuet. Le miracle vient de l'Esprit qui inspire les prophètes, non de Bossuet !

• Que peut apporter aujourd'hui Bossuet à l'homme du XXI^e siècle et singulièrement aux catholiques d'une Église qui a beaucoup changé par rapport à celle de son époque ?

• Les catholiques d'aujourd'hui ont tout à recevoir de Bossuet : l'acharnement dans l'étude ; le sens de la grandeur de la France ; l'importance de la transmission ; la primauté de l'intelligence et de la vérité dans la mission de l'Église ; le ressourcement dans l'Écriture sainte, les Pères et saint Thomas ; la bienveillance pour les chercheurs de Dieu dans le monde qui les entoure ; l'exigence de beauté ; le goût de la profondeur historique ; le rejet de la complaisance envers soi-même. Tout le reste n'est que sociologie et conditionnements transitoires.

Bossuet, Élévations sur les mystères, Méditations et autres textes, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1676 p., 35 €.

LE MYSTÈRE DE FATIMA

*www.aldomariavalli.it 5 mai 2017 A. Valli est un chroniqueur religieux
nationalement connu en Italie. traduction benoît-et-moi*

* * *

Pensez donc! Une maman qui prend ses trois enfants, bons et sages, et leur montre quoi ? L'enfer ! Avec la mentalité d'aujourd'hui, en l'an 2017, une telle maman devrait être dénoncée pour mauvais traitements. Il y a cent ans, au contraire, la Sainte Vierge s'est présentée à trois enfants, Lucia, Giacenta et Francesco, et ne s'est pas posée autant de questions: elle leur a montré les damnés, les flammes et tout le reste.

On dit souvent qu'en cent ans, le monde a complètement changé, mais l'Église aussi a complètement changé. Aujourd'hui, nous parlons de miséricorde, d'ouverture, de tendresse, de bonté. Imaginez un peu s'il venait à l'idée d'un curé ou d'une religieuse de prendre trois enfants de l'école élémentaire et de leur montrer l'enfer, avec tous les détails, carrément, au premier plan. Les mères des enfants se répandraient dans les journaux et il y aurait des polémiques sans fin.

Et puis il y a ces mots de la Sainte Vierge : « Priez, priez beaucoup et faites des sacrifices pour les pécheurs. Beaucoup d'âmes vont en enfer en effet en enfer parce qu'il n'y a personne qui prie et fasse des sacrifices pour elles ».

Avouons-le : ce sont des expressions qui semblent n'avoir rien à voir avec l'Église comme nous la connaissons aujourd'hui. Pécheurs? Sacrifices? Personnes qui vont en enfer ? Mais qui en parle encore aujourd'hui? Si un curé le faisait, il serait accusé de terrorisme psychologique, l'évêque le rappellerait à l'ordre et peut-être même que le pauvre homme serait suspendu ou invité à prendre une pause de réflexion [il n'est même pas nécessaire de mettre au conditionnel, comme en témoigne ce qui est arrivé à l'abbé Benoît, après la tuerie du Bataclan, ndt]. Nous venons d'années où l'on nous a dit que l'enfer n'existe peut-être pas, et que s'il existe, il est probablement vide. On nous a dit qu'à la fin, tout le monde serait sauvé parce que tout simplement, Dieu ne peut pas condamner. Du purgatoire, on ne

parle plus, et on peut donc croire qu'il n'existe pas non plus, et qu'il n'y a pas d'âmes en suspens, pour lesquelles nous devons prier. On nous a expliqué que le pardon est au-dessus de tout et que la justice divine ne peut pas contempler la condamnation. Et nous savons que celui qui ose parler de punition divine, au minimum, doit s'attendre à être regardé comme un fou ou comme un méchant.

Fatima est reconnue par l'Église, elle est dans le calendrier, comme Lourdes, comme Guadalupe. Et les trois petits bergers seront bientôt proclamés saints. Pourtant, dans cette Église-ci, de l'année 1917, et celle-là, de l'année 2017, il semble y avoir eu un laps de temps bien supérieur à une centaine d'années.

L'enfer, la peur de Dieu, le chapelet, la prière de réparation, les âmes du purgatoire, les sacrifices: les plus âgés d'entre nous savent que l'Église, autrefois, parlait ainsi, ils savent que ces choses, autrefois, étaient dites, et qu'il y en avait qui y croyaient. Mais pour un jeune de vingt ou trente ans, en admettant que le problème se pose, c'est vraiment quelque chose d'incompréhensible. Est-il possible que notre bon Dieu puisse nous traiter ainsi ?

Fatima est un enchevêtrement de questions et de mystères, mais le plus grand mystère, à y regarder de plus près, c'est celui-là: comment peuvent tenir ensemble l'Église de 1917, avec l'enfer, les flammes, le purgatoire, les sacrifices, le châtement, et ainsi de suite, et l'Église de 2017, qui n'est que pardon, rencontre, miséricorde, accueil ?

Attention ! je ne suis pas en train de dire que cette Église-ci était meilleure que celle-là. Le problème est très complexe et le traiter en quelques mots ne serait pas sérieux. Je suis en train de dire que voir une Église qui va célébrer Fatima, mais en même temps est très différente de tout ce que représente Fatima, provoque un sentiment un peu étrange.

Certains pourraient dire : mais tu ignores l'inculturation, c'est-à-dire le fait que l'Église parle à ses fidèles avec un langage et des méthodes différentes en fonction des époques, des temps, les circonstances. Je le comprends. Mais ici, ce n'est pas seulement une question de mots, de langage, de style. Ici, c'est une question de contenus. Pensons au jugement de

Dieu. L'impression est que l'Église d'aujourd'hui est au minimum dans l'embarras quand elle doit s'occuper du Père qui juge. Elle préfère parler généralement de miséricorde, de soutien, de discernement. Il semble presque que Dieu soit obligé de pardonner. Essayez de dire que la punition est la conséquence logique du péché, tout comme si l'on ingère du poison, il est logique que l'on meure. La justice divine punitive; la faute, et la peine qui suit le péché: des choses inconcevables pour nous aujourd'hui.

Notre-Dame de Fatima dit une chose précise : Dieu n'est pas obligé de pardonner au pécheur qui ne se repent pas. Et le pécheur ne peut pas prétendre être pardonné, s'il ne rejette pas le péché. Donc, s'il n'y a pas de repentir, Dieu châtie. Tout cela ne supprime pas la miséricorde. Tout cela dit que la miséricorde ne supprime pas le jugement.

L'enfer existe, le paradis existe, le purgatoire existe. C'est cela que nous dit Notre-Dame de Fatima. Mais nous, y croyons-nous? Sommes-nous en mesure d'y croire?

Voilà, à mon humble avis, le vrai mystère de Fatima.

Aldo Maria Valli

Le pape François à Fatima, on est passé à côté d'une dimension essentielle du message

Jeanne Smits 17 mai 2017

Ils sont saints de l'Église catholique : samedi, 100 ans exactement après la première apparition de Notre Dame du Rosaire aux trois pasteurs de Fatima, le pape François a proclamé la sainteté de Jacinta et Francisco. Cette canonisation est en soi un événement et une joie profonde pour l'Église – même si, à certains égards, elle a laissé un goût d'inachevé, passant à côté d'une dimension essentielle du message de conversion et de sacrifice porté par la Très Sainte Mère de Dieu.

C'est que Fatima, et son message, ne sont pas au goût du jour. Au rebours de nos préoccupations séculières, l'Ange du Portugal et la Très Sainte Vierge Marie sont venus nous parler des offenses faites à Dieu, de l'adoration qui lui est due, des réparations nécessaires alors qu'il est si « horriblement offensé ».

Ce sont des préoccupations liées aux fins dernières : il s'agit de prier et d'offrir des sacrifices pour la conversion des pécheurs – pécheurs que nous sommes, aussi – pour éloigner le châtement divin. La paix que Marie promet au monde grâce à la dévotion à son Cœur immaculé suppose que l'on cesse d'offenser massivement la Trinité Sainte et ne saurait être bâtie sur autre chose qu'un retour à l'ordre.

Jacinta et Francisco Marto canonisés à Fatima

Cent ans après 1917, le fracas des armes ne s'est pas tu : le communisme a fait ses ravages, et un massacre caché, celui de l'avortement d'abord légalisé en Russie dès 1920, a fait plus d'un milliard de victimes. Aujourd'hui, l'islam persécute les chrétiens dans de nombreux pays du monde et la prospérité de l'Occident est celle des danseurs au bord du volcan. Partout, on revendique non plus les droits de l'homme mais le droit au péché. Comment imaginer qu'il s'agit là de la paix promise par Notre Dame ?

La visite du Pape n'a pas été marquée par la mise en évidence de cette misère morale et de cette infidélité des nations chrétiennes.

Dès le vendredi soir, le 12 mai, alors que le pape François participait au rosaire à la petite chapelle des apparitions, on chanta une sorte de *Salve Regina* détourné. Avec, en sa dernière strophe acclamant la *Virgo clemens, pia, dulcis*, un couplet étonnant qu'il revenait au pape de réciter :

« Fais-nous suivre l'exemple des bienheureux François et Jacinthe, et de tous ceux qui témoignent du message de l'Évangile. Nous parcourrons, ainsi, toutes les routes, nous serons pèlerins sur tous les chemins, nous abattons tous les murs et nous vaincrons toutes les frontières, en allant vers toutes les périphéries, en y révélant la justice et la paix de Dieu. »

Abattre les murs, vaincre les frontières, aller vers toutes les périphéries ? Ce n'était pas le souci des enfants de Fatima. Ils s'inquiétaient de consoler Dieu de l'ingratitude des hommes et d'implorer sa miséricorde pour les pécheurs...

Le message de Fatima rendu horizontal

Ainsi le message est rendu « horizontal ». La souffrance corporelle, la

misère matérielle prennent la place de la misère morale et font oublier que l'injustice la plus grande est celle des hommes à l'égard de leur Créateur.

Cette idée était reprise dans la courte homélie du pape François qui d'emblée déclara : « Je sens que Jésus vous a confiés à moi (cf. Jn 21, 15-17), et je vous embrasse et vous confie tous à Jésus, “spécialement ceux qui en ont le plus besoin” – comme la Vierge nous a enseigné à prier (Apparition de juillet 1917). »

Voilà qui renvoie à la prière apprise aux enfants à Notre Dame juste après la vision terrifiante de l'enfer, et que l'on récite pour quémander la miséricorde divine pour les âmes en risque d'y tomber.

Pour le pape, il y a une autre idée derrière ces mots. Il poursuit aussitôt, en effet : « Mère douce et attentive à tous ceux qui sont dans le besoin, qu'elle leur obtienne la bénédiction du Seigneur ! Sur chacun des déshérités et des malheureux à qui a été volé le temps présent, sur chacune des personnes exclues et abandonnées à qui est nié l'avenir, sur chacun des orphelins et des victimes de l'injustice à qui il n'est pas permis d'avoir un passé, que descende la bénédiction de Dieu incarnée en Jésus-Christ. »

Le pape François récuse l'idée du châtement divin : l'antithèse de Fatima

Le portrait de Marie par le pape François est tout aussi étrange. Écoutons-le : « Pèlerins avec Marie... Quelle Marie ? Une Maîtresse de vie spirituelle, la première qui a suivi le Christ sur la “voie étroite” de la croix, nous donnant l'exemple, ou alors une Dame “inaccessible” et donc inimitable ? La “Bienheureuse pour avoir cru” toujours et en toutes circonstances aux paroles divines (cf. Lc 1, 42.45), ou au contraire une “image pieuse” à laquelle on a recours pour recevoir des faveurs à bas coût ? La Vierge Marie de l'Évangile, vénérée par l'Église priante, ou au contraire une Marie esquissée par des sensibilités subjectives qui la voit tenir ferme le bras justicier de Dieu prêt à punir : une Marie meilleure que le Christ, vu comme un juge impitoyable ; plus miséricordieuse que l'Agneau immolé pour nous ? »

Oui, Marie est « bienheureuse pour avoir cru », mais elle est aussi à part, incomparablement belle dans son Immaculée Conception voulue de toute

éternité par la Sainte Trinité.

Et pour ce qui est du bras justicier de Dieu, précisément, la Vierge en parlait aux enfants de Fatima, annonçant qu'Il allait « punir le monde de ses crimes ». Et la petite Jacinthe qui priait tant et qui se sacrifiait tant pour le pape et pour les pauvres pécheurs, déclarait : « Les guerres ne sont que le châtement des péchés du monde » ; ou encore : « Notre Dame ne peut plus retenir le bras de son Fils bien-aimé sur le monde. »

Fatima, un message pour les « exclus » ?

Marie, notre avocate qui plaide pour le salut des bourreaux de son propre Fils, est celle qui a en dépôt la miséricorde. Comme le disait saint Maximilien Kolbe : « Dieu a entièrement confié l'ordre de la miséricorde à la Vierge Marie, mais le Seigneur s'est réservé la justice. » La crainte de Dieu, ce ne sont pas de vains mots.

Le samedi 13 mai, cent ans jour pour jour après la première apparition de la Très Sainte Mère de Dieu à la Cova de Iria, le pape François était invité à canoniser les plus jeunes des petits voyants dont on résuma brièvement la vie. Vie prodigieuse, en vérité, puisque Francisco et Jacinta sont désormais les plus jeunes saints canonisés non martyrs de l'Église. On a reconnu que malgré leur jeune âge, ils avaient pratiqué les vertus à un degré héroïque.

De l'un et de l'autre, il fut dit, samedi à Fatima, qu'ils aimaient à adorer Jésus caché dans l'Hostie, pour consoler le Dieu « triste » des souffrances des hommes. C'est un détournement. Le message de Fatima n'est pas social même s'il promet la paix : Dieu n'est pas « triste » parce que les hommes sont pauvres, ou exclus, mais parce qu'ils Le rejettent au risque de perdre leur âme.

Homélie de SS Jean Paul II le 13 mai 2000 pour la béatification de Francesco et Jacinta

1. « Je te bénis, Père, [...] d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits » (Mt 11, 25).

Chers frères et soeurs, avec ces paroles, Jésus loue le Père céleste pour ses desseins ; Il sait que personne ne peut venir à Lui si le Père ne l'attire pas

(cf. Jn 6, 44), c'est pourquoi il loue son dessein et y adhère filialement : « Oui, Père, car tel a été ton bon plaisir » (Mt 11, 26). Il t'a plu d'ouvrir ton Royaume aux tout-petits.

Selon le dessein divin, « une femme vêtue de soleil » (Ap 12, 1) est venue du Ciel sur cette terre, à la recherche des tout-petits préférés du Père. Elle leur parle avec une voix et un coeur de mère : elle les invite à s'offrir comme victimes de réparation, se disant prête à les conduire, de façon sûre, jusqu'à Dieu. Et voilà que ces derniers voient sortir de ses mains maternelles une lumière qui pénètre en eux, si bien qu'ils se sentent plongés en Dieu comme lorsqu'une personne - expliquent-ils eux-mêmes - se contemple dans un miroir.

Plus tard, François, l'un des trois enfants choisis, observait : « Nous brûlions dans cette lumière qui est Dieu et nous ne nous consumons pas. Comment Dieu est-il ? On ne peut pas le dire. Cela est certain, nous ne pourrions jamais le dire ». Dieu est une lumière ardente mais qui ne consume pas. Ce fut la même perception qu'eût Moïse, lors-qu'il vit Dieu dans le buisson ardent ; à cette occasion Dieu lui parla, se disant inquiet pour l'esclavage de son peuple et décidé à le libérer par son intermédiaire : « Je serai avec toi » (cf. Ex 3, 2- 12). Ceux qui accueillent cette présence deviennent demeure et, en conséquence, « buisson ardent » du Très-Haut.

2. Ce qui émerveillait davantage le bienheureux François et le pénétrait était Dieu dans cette lumière immense qui les avait rejoints tous les trois dans la profondeur de leur être. Ce n'est qu'à lui, cependant, que Dieu se fit connaître « si triste », comme il disait. Une nuit, son père l'entendit sangloter et lui demanda pourquoi il pleurait ; son fils répondit : « Je pensais à Jésus qui est si triste à cause des péchés que l'on accomplit contre Lui ». Un unique désir - si caractéristique de la façon de penser des enfants - fait désormais agir François et c'est celui de « consoler Jésus et de faire en sorte qu'il soit content ».

Il s'opère dans sa vie une transformation que l'on pourrait qualifier de radicale ; une transformation certainement peu commune pour un enfant de son âge. Il s'engage dans une vie spirituelle intense, avec une prière si assidue et fervente qu'il rejoint une véritable forme d'union mystique avec le

Seigneur. C'est précisément cela qui le pousse à une purification croissante de l'esprit, grâce à de nombreuses renonciations à ce qui lui plaît et même aux jeux innocents des enfants.

François endura les grandes souffrances causées par la maladie, dont il mourut ensuite, sans jamais se plaindre. Rien ne lui semblait suffire pour consoler Jésus ; il mourut avec le sourire aux lèvres. Le désir était grand chez cet enfant de réparer les offenses des pécheurs, en offrant dans ce but l'effort d'être bon, les sacrifices, la prière. Jacinthe, sa soeur plus jeune que lui de presque deux ans, vivait également animée par les mêmes sentiments.

3. « Puis un second signe apparut au ciel : un énorme dragon » (Ap 12, 3).

Ces paroles que nous avons entendues dans la première lecture de la Messe nous incitent à penser à la grande lutte entre le bien et le mal, ainsi qu'à constater comment l'homme, en mettant Dieu de côté, ne peut pas atteindre le bonheur, et finit même par se détruire.

Combien de victimes au cours du dernier siècle du second millénaire ! La pensée se tourne vers les horreurs des deux « grandes guerres » et celles des autres guerres dans tant de parties du monde, vers les camps de concentration et d'extermination, les goulags, les purifications ethniques et les persécutions, le terrorisme, les enlèvements de personnes, la drogue, les attentats contre la vie à naître et la famille.

Le message de Fatima est un rappel à la conversion, en faisant appel à l'humanité afin qu'elle ne joue pas le jeu du « dragon », qui avec la « queue balaie le tiers des étoiles du ciel et les précipite sur la terre » (Ap 12, 4). Le dernier objectif de l'homme est le Ciel, sa véritable maison où le Père céleste, dans son amour miséricordieux, est en attente de tous.

Dieu désire que personne ne se perde ; c'est pourquoi, il y a deux mille ans, il a envoyé son Fils sur la terre pour « chercher et sauver ce qui était perdu » (Lc 19, 10). Il nous a sauvés par sa mort sur la croix. Que personne ne rende cette Croix vaine ! Jésus est mort et ressuscité pour être « l'aîné d'une multitude de frères » (Rm 8, 29).

Dans sa sollicitude maternelle la Très Sainte Vierge est venue ici, à Fatima, pour demander aux hommes de « ne plus offenser Dieu, Notre Seigneur, qui est déjà très offensé ». C'est la douleur d'une mère qui l'oblige à

parler ; le destin de ses enfants est en jeu. C'est pourquoi Elle demande aux pasteurs : « Priez, priez beaucoup et faites des sacrifices pour les pécheurs ; tant d'âmes finissent en enfer parce que personne ne prie et ne se sacrifie pour elles ».

4. La petite Jacinthe a partagé et vécu cette douleur de la Madone, en s'offrant héroïquement comme victime pour les pécheurs. Un jour, lorsqu'elle et François avaient désormais contracté la maladie qui les obligeait à rester au lit, la Vierge Marie vint leur rendre visite à la maison, comme le raconte Jacinthe : « La Madone est venue nous voir et elle a dit que bientôt elle viendra prendre François pour l'emmener au Ciel. A moi, elle a demandé si je voulais encore convertir davantage de pécheurs. Je lui ai dit que oui ». Et lorsque le moment du départ de François s'approche, la petite lui recommande : « De ma part porte de nombreux saluts à Notre Seigneur et à la Madone et dit leur que je suis disposée à supporter tout ce qu'ils voudront pour convertir les pécheurs ». Jacinthe était restée tellement frappée par la vision de l'enfer, qui avait eu lieu lors de l'apparition de juillet, que toutes les mortifications et pénitences lui semblaient peu de choses pour sauver les pécheurs.

Jacinthe pourrait très bien s'exclamer avec saint Paul : « En ce moment je trouve ma joie dans les souffrances que j'endure pour vous, et je complète en ma chair ce qui manque aux épreuves du Christ pour son Corps, qui est l'Eglise » (Col 1, 24). Dimanche dernier, au Colisée à Rome, nous avons fait mémoire des très nombreux témoins de la foi du XX siècle, en rappelant, à travers les témoignages incisifs qui nous ont été laissés, les souffrances qu'ils ont subies. Une nuée innombrable de courageux témoins de la foi nous a laissé un précieux héritage, qui devra rester vivant au cours du troisième millénaire. Ici à Fatima, où ont été préannoncés ces temps de tribulations et où la Madone a demandé de prier et de faire pénitence pour les abrégés, je désire aujourd'hui rendre grâce au Ciel pour la force du témoignage qui s'est manifestée dans toutes ces vies. Et je désire une fois de plus célébrer la bonté du Seigneur envers moi, quand, durement frappé le 13 mai 1981, je fus sauvé de la mort. J'exprime également ma reconnaissance à la bienheureuse Jacinthe pour les sacrifices et les prières faites pour le Saint-Père, qu'elle avait tant vu souffrir.

5. « Je te bénis, Père, d'avoir révélé cela aux tout-petits ». La louange de Jésus prend aujourd'hui la forme solennelle de la béatification des pasteurs François et Jacinthe. L'Eglise désire, par ce rite, placer sur le lucernaire ces deux petites flammes que Dieu a allumées pour illuminer l'humanité en ses heures sombres et remplies de crainte. Que ces lumières resplendissent donc sur le chemin de cette multitude immense de pèlerins et de ceux qui nous accompagnent à travers la radio et la télévision. Que François et Jacinthe soient une lumière amie qui illumine le Portugal tout entier et, de façon particulière, ce diocèse de Leiria-Fatima.

Je remercie Mgr Serafim, Evêque de cette illustre Eglise particulière, pour ses paroles de bienvenue et avec une grande joie je salue tout l'épiscopat portugais et les communautés ecclésiales respectives que j'aime de tout coeur et que j'exhorte à imiter leurs saints. Un salut fraternel s'adresse aux cardinaux et aux évêques présents, avec une mention particulière pour les pasteurs des communautés des pays de langue portugaise : que la Vierge Marie obtienne la réconciliation au peuple angolais ; qu'elle apporte son réconfort aux victimes des inondations au Mozambique ; qu'elle veille sur les pas du Timor Lorasae, de la Guinée Bissau, du Cap-Vert, de São Tomé et Príncipe ; et qu'elle conserve dans l'unité de la foi ses fils et ses filles du Brésil.

J'adresse un salut respectueux au Premier ministre et aux Autorités qui ont voulu participer à cette célébration. Je profite de l'occasion pour exprimer, à la personne du Chef du gouvernement, ma reconnaissance à chacun pour la collaboration grâce à laquelle ce pèlerinage a été rendu possible. Je donne un baiser cordial et une bénédiction particulière à la paroisse et à la ville de Fatima, qui se réjouissent aujourd'hui pour leurs enfants élevés aux honneurs des autels.

6. Ma dernière parole s'adresse aux enfants : Chers enfants, je vois que nombreux parmi vous portent des vêtements semblables à ceux portés par François et Jacinthe. Ils vous vont très bien ! Le problème est que, ce soir ou demain, vous ôterez ces vêtements et... les pasteurs disparaîtront. Ne croyez-vous pas qu'ils ne devraient pas disparaître ? La Madone a besoin de chacun de vous pour consoler Jésus, triste en raison des torts qui lui sont faits ; elle a besoin de vos prières et de vos sacrifices pour les pécheurs.

Demandez à vos parents et à vos enseignants de vous inscrire à l'« école » de la Madone, afin qu'elle vous enseigne à devenir comme les pasteurs, qui cherchaient à faire ce qu'Elle leur demandait. Je vous dis que « l'on progresse davantage en peu de temps de soumission et de dépendance à Marie que durant des années entières d'initiatives personnelles, reposant seulement sur soi-même » (Saint Louis-Marie Grignion de Montfort, Traité de la vraie dévotion à la Très Sainte Vierge, n. 155). C'est ainsi que les pasteurs sont devenus rapidement saints. Une femme qui avait accueilli Jacinthe à Lisbonne, en entendant les conseils si beaux et si sages que la petite lui donnait, lui demanda qui les lui avait enseignés. « C'est la Madone » - lui répondit-elle. En se laissant guider, avec une générosité totale, par une Maîtresse si bonne, Jacinthe et François ont rejoint en peu de temps les sommets de la perfection.

7. « Je te bénis, Père, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits »

Je te bénis, ô Père, pour tous tes tout-petits, à commencer par la Vierge Marie, ton humble Servante, jusqu'aux pasteurs François et Jacinthe. Que le message de leur vie reste toujours ardent pour illuminer le chemin de l'humanité !

ACTUALITÉ RELIGIEUSE

Le disciple de Kasper et le gardien de la foi

Matthew Schmitz, First Things, 22 mai 2017. Traduction Benoît-et-moi

Un article éclairant sur <First Things>, montre à quel point, après des années années de lutte ouverte avec Joseph Ratzinger, Walter Kasper est enfin (provisoirement) arrivé à ses fins. Et combien leur opposition touche à des questions de fond (24/5/2017)

Benoît est toujours bien vivant et, pourtant, François essaie de l'enterrer. Dès son élection en 2013, François a entrepris de mettre en oeuvre un agenda auquel Joseph Ratzinger s'est opposé tout au long de sa carrière. Un accent mis sur la pastorale au détriment de la doctrine, la promotion d'approches disciplinaires et doctrinales différentes dans les églises locales, l'accès à la communion des

divorcés remariés - toutes ces propositions furent jaugées et rejetées par Ratzinger, il y a plus de dix ans, au terme d'un débat houleux avec Walter Kasper. Pour le meilleur ou pour le pire, François à présent cherche à effacer Ratzinger.

Le conflit commença par une lettre de 1992, qui portait sur "les éléments fondamentaux à considérer comme déjà acquis", lorsqu'un théologien catholique se met au travail. Quelques théologiens avaient suggéré que, même si la doctrine était universelle et permanente, on pouvait l'infléchir pour faire face à des réalités pastorales particulières — et permettre ainsi, par exemple, une approche plus libérale en Europe occidentale et une approche plus conservatrice en Afrique.

Pour se prémunir contre cette conception, le pape Jean-Paul II et le cardinal Ratzinger, alors préfet de la CDF, avaient insisté sur le fait que l'Église universelle était "une réalité qui précède, du point de vue ontologique et du point de vue chronologique, toutes les églises particulières." Sous Jean-Paul II, il n'y aurait pas, pour les catholiques, de diversité à l'anglicane.

Cette discussion, en apparence académique, sur l'Église universelle et les églises locales, cachait un désaccord sur la communion pour les divorcés remariés. En 1993, Kasper défiait Jean-Paul II en proposant que chaque évêque puisse décider de donner ou non la communion aux divorcés remariés. Renonçant brusquement à plaider pour un changement dans la doctrine, Kasper disait qu'il fallait "de la place pour une flexibilité pastorale dans des cas d'espèce complexes."

En 1994, le Vatican rejetait la proposition de Kasper par une lettre signée de Ratzinger: "Si les divorcés sont remariés civilement, ils se trouvent dans une situation qui contrevient objectivement à la loi de Dieu. Par conséquent, ils ne peuvent pas recevoir la communion tant que dure cette situation". Kasper n'était pas prêt à céder. Dans un recueil de Mélanges publié en 1999, il critiqua la lettre du Vatican de 1992 en insistant sur la légitime autonomie des églises locales.

Ratzinger répondit l'année suivante, à titre personnel. C'est à cause de réponses de ce genre qu'il s'est attiré la réputation de rigide gendarme doctrinal. Mais cette caricature est injuste. Benoît a toujours été un poète de l'Église, un homme dont l'écriture donne au

romantisme allemand de s'épanouir en orthodoxie. Cela se voit bien dans sa défense de l'unité chrétienne. Il décrit l'Église comme "une histoire d'amour entre Dieu et l'humanité", qui tend à l'unité. Il entend l'Évangile comme une sorte de neuvième symphonie théologique, où toute l'humanité est aspirée vers l'unité.

L'idée fondamentale de l'histoire sainte est de rassembler, d'unifier les hommes dans l'unique corps du Christ, l'union des hommes et, par eux, de toute la création avec Dieu. Il y a une unique épouse, un unique corps du Christ; pas plusieurs épouses, pas plusieurs corps. L'Église n'est pas simplement "une structure que l'on peut changer ou démolir à sa guise, et qui n'aurait rien à faire avec la réalité de la foi comme telle". Une forme de corporéité appartient à l'Église elle-même". Cette forme, ce corps, doit être aimé et respecté, et non pas mutilé.

A ce point, nous commençons à voir combien la question de l'universalité de l'Église touche à d'autres questions qui semblent sans lien avec elle, comme la communion, le divorce et le remariage. Ratzinger avait cité Corinthiens 1, le passage où Paul décrit l'unité de l'Église en termes du double sacrement du mariage et de la communion. De même que les deux deviennent une seule chair dans le mariage, ainsi la multitude devient-elle un seul corps dans l'Eucharistie. "Parce qu'il n'y a qu'un pain, à plusieurs nous ne sommes qu'un corps, car tous nous participons à ce pain unique" (1 Co 10,17).

Les rapports que Paul établit entre le mariage, l'Eucharistie et l'unité de l'Église devraient servir d'avertissement à quiconque voudrait altérer un de ces trois termes. Si l'unique corps de l'Église universelle peut être divisé, alors "l'unique chair" du couple marié peut l'être elle aussi. Et la communion — signe de l'unité de la foi et de la pratique —, peut devenir dissension, si des personnes qui ne partagent pas la même foi se rassemblent, comme si tel était le cas.

La réponse de Kasper parut dans un essai publié en anglais par America. C'est la première et le plus succincte expression de ce qui allait devenir le programme du pape François. Cela commence avec une distinction cruciale : "Je suis arrivé à cette position à partir, non de raisonnements abstraits, mais de mon expérience pastorale".

Kasper critique ensuite “le refus inflexible de la communion à tous les divorcés remariés et les règles fortement restrictives de l'accès à l'eucharistie”. Nous y sommes : toutes les controverses de l'ère François, et cela plus de 10 ans avant son élection.

(Il faudrait noter que les termes “inflexible” et “hautement restrictives” pour lesquels on a parfois critiqué Kasper ont été introduits par un traducteur trop enthousiaste et n'ont pas d'équivalent dans le texte allemand).

Ce qui plane à l'arrière-fond de cette controverse, comme il en va d'ailleurs de tant de controverses catholiques, c'est la question de la liturgie. On savait que Ratzinger était un avocat de la “réforme de la réforme” — un programme qui évite la rupture liturgique en ramenant petit à petit la liturgie à sa forme historique, sans solution de continuité. Kasper, par contre, se sert de la rupture qui a suivi Vatican II pour justifier de nouveaux changements dans la vie catholique: “Nos fidèles sont bien conscients de la flexibilité des lois et des règles; ils en ont fait largement l'expérience dans les décennies précédentes. Ils ont vécu des changements que personne n'avait anticipés ou même crus possibles.” Evelyn Waugh a décrit comment les catholiques, à l'époque du Concile, ont vécu “une révolution superficielle dans ce qui alors semblait permanent”. Kasper adopte cette révolution superficielle, en espérant qu'elle en justifiera une autre, plus profonde.

Il déplore que Ratzinger ne voie pas les choses ainsi : “Malheureusement, le cardinal Ratzinger a abordé le problème de la relation entre l'Eglise universelle et les églises locales d'un point de vue purement abstrait et théorique, sans tenir compte des situations et des expériences pastorales concrètes.” Ratzinger a omis de tenir compte de ce que Kasper appelle les “données” de l'expérience : “C'est vers l'histoire qu'il faut se tourner pour une saine théologie”, nous y trouverons maints exemples d'une louable “diversité”.

Même si le langage de Kasper est truffé de clichés (“données”, “diversité”, “expérience”), il a un réel attrait rhétorique: nous voulons croire que la paix est possible, même s'il n'y a pas de paix entre l'Eglise et le monde. Exactement comme nous sommes stimulés par des visions de l'unité, nous pouvons être séduits par des promesses de confort. Le contraste entre les deux hommes est donc rhétorique

autant que doctrinal : Ratzinger inspire; Kasper soulage.

Les éditeurs d'America ont invité Ratzinger à répondre et il l'a fait à contre-cœur. Dans sa réponse, il fait remarquer que le baptême est un événement réellement trinitaire : nous sommes baptisés non seulement au nom, mais dans le nom, du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Le baptême ne fait pas de nous des membres de l'une des diverses associations chrétiennes locales mais nous unit à Dieu. Pour cette raison : "Toute personne, baptisée dans l'église de Berlin, est toujours chez elle dans l'église de Rome ou de New-York ou de Kinshasa ou Bangalore, ou partout ailleurs comme si elle avait été baptisée là. Elle ne doit pas remplir un formulaire de changement d'adresse ; c'est une seule et même église".

Kasper clôtura le débat en 2001 par une lettre à l'éditeur dans laquelle il affirmait "qu'il ne peut être complètement insensé de poser des questions portant sur des actions concrètes, pas dans la vie politique, mais dans la vie pastorale". La controverse sembla s'arrêter là. Ratzinger devint pape et on oublia la proposition de Kasper.

Douze ans plus tard, François, fraîchement élu pape, a redonné vie à la proposition de Kasper. Dans sa première allocution lors de l'angelus, il fit l'éloge de Kasper, en le reintroduisant dans l'Eglise universelle comme "un bon théologien, un théologien de talent", dont le dernier livre avait fait "beaucoup de bien" au nouveau pape. Nous savons maintenant que François a lu Kasper attentivement pendant des années. Lui qu'on décrit généralement comme un homme spontané et non idéologique, a fait avancer à bonne allure l'agenda esquissé par Kasper, il y a plus de dix ans.

Face à ce défi, Benoît a gardé un silence presque parfait. Il n'y a rien à ajouter aux termes dans lesquels il a rejeté de manière décisive le programme de Kasper et de François. Et cependant le malaise persiste. Aucun pape, de mémoire d'homme, ne s'est aussi directement opposé à son prédécesseur qui, en l'occurrence, se trouve vivre juste à côté. C'est pourquoi les supporters de François deviennent nerveux lorsque Benoît parle, comme il l'a fait récemment pour louer le cardinal Sarah. Si les deux hommes se trouvaient vraiment en accord, les partisans de François n'auraient rien à craindre du si doux et savant allemand qui se promène dans les jardins du Vatican.

Et ainsi, les deux papes, celui qui règne et l'émérite, l'un parlant et l'autre silencieux, demeurent en conflit. Finalement, peu importe celui qui vient après l'autre ou parle davantage ; ce qui compte, c'est de savoir quel est celui qui pense avec l'esprit d'une Église qui a vu d'innombrables hérésies venir, puis s'en aller. Si l'on compare les mots enchanteurs de Benoît avec les platitudes de son successeur, on peut difficilement ignorer la différence : un pape est l'écho des apôtres et l'autre répète, comme un perroquet, les paroles de Walter Kasper. Parce que cette différence dans le discours traduit une différence dans la foi, on peut faire une prédiction : quel que soit celui des deux qui meurt le premier, Benoît survivra à François.

LA FRANCE

Entrer en résistance

Général Henri Roure, Secrétaire national pour les questions de défense au CNIP
(Centre National des Indépendants et Paysans)
libertepolitique.com 15 mai

L'élection présidentielle, qui a amené M. Macron à la présidence, est le fruit vénéneux d'un déni de démocratie. Il s'agit d'une spoliation, résultat d'un rejet masqué de l'idéal démocratique. La manipulation vient de loin. Elle est probablement la forme la plus élaborée du coup d'État car elle ne refuse pas le principe des élections sur lequel repose l'expression de la volonté populaire, mais, sciemment - j'allais écrire scientifiquement - elle pervertit, oriente, sculpte l'opinion publique. Elle repose sur l'énorme puissance d'un système qui a l'ambition de s'imposer au monde, à commencer par ce que nous appelons, aujourd'hui, improprement, l'Occident. Ses moyens sont, à l'évidence, considérables.

Nous sommes confrontés à un monstre que certains ont baptisé l'internationalisme financier, ou l'ultra libéralisme, mais qui, en tout état de cause, est intimement lié à la puissance étatsunienne. Il s'agit de l'avatar le plus ingénieux de l'impérialisme étatsunien relayé par son allié fidèle l'Union Européenne.

La vraie démocratie est trop dangereuse pour la finance internationale, car elle peut amener au pouvoir des personnes

véritablement choisies par le peuple avec des idées aussi saugrenues que la défense des intérêts nationaux, la patrie, la protection sociale, la morale, l'éducation et la culture, le service public ou encore l'État de droit. Ce risque ne peut être accepté quand il s'agit de globaliser ou plus exactement d'américaniser et de subordonner les peuples au puissant réseau politico-bancaire piloté par Washington. Il est donc nécessaire de tendre vers une pensée unique.

Difficile cependant de s'affranchir des élections... Dès lors il faut les truquer à l'aide de la désinformation aboutissant à la manipulation de l'opinion publique ; c'est tellement plus simple et moins risqué puisque le système est propriétaire des médias et des instituts de sondage et peut s'appuyer sur quelques dirigeants, intellectuels ou bobos, bien placés et convaincus. Il ne faut pas s'étonner, ainsi, de l'assassinat politique de François Fillon, dont le programme trop judicieux et national pouvait éloigner la France de cette subordination. L'astuce fut de l'accuser de ce que l'immense majorité des parlementaires fait, en toute légalité, mais qui, pour lui, fut présenté, dans un acharnement médiatique sans limite, comme de la corruption. Aucun journaliste ne s'éleva pour regarder les faits avec objectivité. Et pour cause, tous dépendent du système...

Aude Lancelin, ancienne rédactrice en chef adjointe de l'Obs le dit clairement: « l'ensemble des médias est sous la coupe du CAC 40 ». En association avec eux quelques juges haineux trop liés à un pouvoir désireux de se survivre à lui même et intimement impliqué dans le réseau. La suite se présentait d'évidence. Face à un éclatement consommé des partis traditionnels, résultat de primaires inspirées de la vision étatsunienne de la sélection des candidats et inadaptées à la culture politique française, un inconnu, issu directement du milieu bancaire, et présentant l'image de la nouveauté, pu être propulsé dans le pseudo débat. Le système, alors, n'a même pas cherché à se dissimuler sous les atours d'une apparente objectivité. Les médias aux ordres n'eurent qu'à relayer l'habituelle hystérie anti Front National en utilisant tous les vieux procédés passant de l'association d'images aux citations hors contexte et à l'insinuation. Il fallait faire « barrage » sans que quiconque sache vraiment pourquoi, ou, plus justement, de crainte que le constat devienne trop clair que ce parti avait récupéré les idées gaullistes, imprudemment abandonnées par la droite

classique.

Le matraquage, cette fois, fit l'éloge du néophyte et, toute honte bue, ceux qui auraient dû rester neutres ou au moins discrets, affirmèrent péremptoirement qu'il fallait voter pour lui. Preuve suprême de cet internationalisme bien loin d'être prolétarien, l'étatsunien Obama apporta bruyamment son soutien, Merkel de même et l'inénarrable Junker donna sa contribution. Des étrangers intervenaient dans une élection française! Personne n'y vit un scandale... Dans un panorama politique trafiqué et disloqué, le banquier fut élu. Il le fut avec les voix d'électeurs qui, par opposition, viscérale et entretenue, à l'autre candidat, celui de la négation absolue de ce système, se sont piégés. Comment faire désormais pour se séparer de celui qu'ils ont, de fait, contribué fortement à porter à la magistrature suprême ?

Ajoutons que l'opération était tellement bien montée que le nouveau président a été élu alors que l'immense majorité du corps électoral lui était, sinon hostile, du moins opposée. Qui le dit ? Regardons les chiffres sous un angle particulier. La participation a été de 74,56% soit 25% d'abstentions. Il y a eu 66% de suffrages exprimés, c'est à dire 34% de nuls ou blancs. Si, à ce chiffre, nous ajoutons les 34% qui ont voté Le Pen, nous constatons que 68% des personnes qui se sont déplacées jusqu'aux urnes n'ont pas voté pour Macron. Dans cette élection nombreux sont ceux qui se sont abstenus par hostilité aux finalistes. En minorant leur nombre parmi les non-votants, nous pouvons les estimer à 6 ou 7%. Ce qui fait un total intermédiaire voisin de 75% qui ont refusé Macron. Si nous ajoutons à ce dernier chiffre ceux qui ont voté Macron par opposition à le Pen, mais pas par adhésion à ses idées, nous aboutissons, probablement, à 85% du corps électoral qui ne soutient pas le nouvel « élu »...

Le nouveau président est peut être légal aux termes de la Constitution, mais illégitime au regard de la morale politique. Au bilan, Macron est un usurpateur. En réalité, la démocratie française d'aujourd'hui n'est qu'une dictature qui se déguise. Elle est devenue la pire des régimes comme tous les autres. J'ose espérer que personne parmi ces profiteurs, qui vont suivre Macron, ne préférera la moindre critique sur la façon dont nos amis africains voient la démocratie...

Je ne suis donc pas en opposition mais en résistance, tout en sachant que le combat sera long et difficile. Je débute ma marche...

L'EUROPE

Les dirigeants des principaux pays européens ont un point commun, mis en évidence par Phil Lawler (éditeur du « Catholic World News »).

Emmanuel Macron, le nouveau président français, n'a pas d'enfants (il a épousé son ancienne prof, de 25 ans son aînée)

La chancelière allemande Angela Merkel n'a pas d'enfants

Le Premier ministre britannique Theresa May n'a pas d'enfants

Le Premier ministre italien Paolo Gentiloni n'a pas d'enfants

Le Premier ministre néerlandais Mark Rutte n'a pas d'enfants

Le Premier ministre suédois Stefan Löfven n'a pas d'enfants

Le Premier ministre luxembourgeois Xavier Bettel n'a pas d'enfants

Le Premier ministre écossais Nicola Sturgeon n'a pas d'enfants

Le président de la Commission européenne Jean-Claude Juncker n'a pas d'enfants

(Le premier ministre belge, Charles Michel, a deux enfants, une moyenne haute dans cette Europe qui ne se reproduit plus. Mais son prédécesseur, Élio di Rupo, était un homosexuel sans enfant.)

Sommaire

LITURGIE : *La source de l'avenir*. Card. Sarah p. 1 • Une préface de Benoît XVI p. 14 ♦ ECRITURE & TRADITION. *La cohérence Magistère-Tradition* Pierantoni p. 16 • Doutes du pape et certitudes de Caffara p. 22 ♦ SPIRITUALITÉ *La religion du moment* J-H. Newman. p. 25 ♦ DOCTRINE & VIE *Grabuge chez les cardinaux* Murray p. 37 ♦ LA CULTURE, LA VRAIE *Bossuet* M-A. Durand p. 40 R. Silly o.p. p. 48 ♦ CENTENAIRE DE FATIMA *Le Mystère* Aldo Valli p. 54 *A côté de l'essentiel* Jeanne Smits p. 56 *Homélie* de J-P II p. 59 ♦ ACTUALITE RELIGIEUSE *le disciple de Kasper et le gardien de la foi*. Matt. Schmitz p. 64. ♦ LA FRANCE *Général Roure* p. 69. ♦ L'EUROPE *Un point commun...* Matt. Schmitz p. 72.